

# DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

(Quatrième article.)

## ÉCLAIRAGE AU GAZ.



Ils ne sont plus ces temps où, pour éclairer la ville de Paris, l'on conviait les bourgeois à poser sur leurs fenêtres quelques chandelles ou quelques bouts de cire ; où, pour rentrer au logis, les seigneurs et les grandes dames se faisaient précéder par des laquais, porteurs de torches, tandis que le bourgeois et sa femme s'éclairaient eux-mêmes à l'aide d'une petite lanterne de corne, dont on retrouve les spécimens chez les antiquaires. Seize mille becs de gaz éclairaient aujourd'hui la vaste ville, et font ruisseler sur ses pavés des flots de blanche lumière. Les anciens appareils ont disparu : on ne voit plus se balancer au milieu des rues, suspendu à deux cordes, l'antique réverbère ; on s'en moquerait aujourd'hui ; il fit pourtant l'admiration de nos pères, qui ne savaient quelles actions de grâces voter à M. de Sartines, lequel, le premier, avait popularisé ce mode d'éclairage ; des candélabres, surmontés de jolies lanternes de cristal, l'ont remplacé et répandent au loin la lueur éclatante du gaz renfermé entre leurs parois ; c'est le gaz aussi qui éclaire les beaux magasins et fait paraître leurs brillantes futilités plus séduisantes encore ; on retrouve partout cette belle lumière qui se répand, dans nos villes, par des canaux souterrains, et, devenue générale par toute l'Europe, la cause qui la produit peut être ignorée de grand nombre de nos lectrices. Nous tâcherons de la leur faire connaître par quelques courtes explications empruntées à l'excellent ouvrage de M. Figuier.

L'éclairage par le gaz n'est qu'une suite très-simple des découvertes chimiques accomplies au siècle dernier. On savait depuis longtemps que la combustion de certains gaz composés s'accompagne d'un dégagement de lumière et de chaleur, et dès la fin du dix-septième siècle, l'expérience avait appris que la houille, soumise en vases clos à une haute température, fournit un gaz susceptible de brûler avec éclat. Mais jusqu'à la fin du dernier siècle, personne ne songea à tirer parti de ce fait. L'idée d'appliquer à l'éclairage les gaz combustibles qui se forment pendant la décomposition de certaines substances organiques, appartient incontestablement à un ingénieur français nommé Philippe Lebon. Les moyens imparfaits employés par notre compatriote, pour appliquer à l'éclairage les gaz qui résultent de la décomposition du bois ou de la houille, ne reçurent en France qu'un commencement d'exécution ; mais cette idée fut, quelques années après, reprise en Angleterre, et les procédés imaginés pour l'extraction et l'épuration du gaz eurent pour effet de créer cette industrie remarquable. Le principe théorique de l'éclairage au gaz appartient, comme on le voit, à notre nation, mais l'honneur de son exécution pratique doit revenir à la persévérance et à l'habileté de nos voisins ; et la marche de cette découverte résume assez bien le génie des deux nations.

La première observation scientifique relative aux gaz combustibles et éclairants est due à un physicien anglais nommé Jame Clayton. Tout le monde sait qu'il se dégage parfois du sein de la terre certains fluides élastiques susceptibles de s'enflammer. Ces phénomènes, dont les anciens ont parlé comme des prodiges inexplicables, ont été observés depuis des siècles : les feux de Pietro-Mala et de Barigazzo, en Italie, la *fontaine ardente* du Dauphiné, les feux qui apparaissent sur les bords de la mer Caspienne, et dans beaucoup de contrées des États-Unis, en sont des exemples bien connus. En 1664, le docteur Clayton observa un phénomène de ce genre à la surface d'une veine de houille. En approchant un corps en ignition de certaines fissures de la mine, on voyait aussitôt apparaître une flamme. Clayton attribua ce fait à une vapeur spontanément dégagée du charbon, et pour vérifier sa conjecture il soumit le charbon de cette mine à la distillation. Il trouva que la houille fournissait de l'eau, du goudron, et un gaz qu'il ne put parvenir à condenser. Enflammé au bout d'un tube placé à l'extrémité de l'appareil, ce gaz brûlait en émettant beaucoup de lumière. Il ne tira aucun parti de sa découverte, et pendant près d'un siècle, elle ne fut regardée que comme un phénomène curieux, mais sans résultats et sans utilité.

Philippe Lebon, ingénieur des ponts et chaussées, né à Braches (Haute-Marne), conçut le premier l'idée de faire servir à l'éclairage les gaz qui proviennent de la combustion du bois. En l'an VII de la république, il annonça sa découverte à l'Institut, et il prit un brevet d'invention pour un appareil qu'il nommait *thermolampe*, et qui devait fournir à la fois la lumière et la chaleur. Il signale dans son brevet les matières grasses et la houille comme propres à remplacer le bois. Mais les procédés d'épuration étaient tout à fait insuffisants ; l'odeur fétide du gaz ne permit pas au public d'adopter le thermolampe, et l'inventeur, à peu près ruiné, se retira à Versailles, où il fonda une fabrique d'acier pyroligneux. Philippe Lebon périt d'une manière tragique : en 1802, son corps, criblé de blessures, fut trouvé aux Champs-Élysées ; on n'a jamais connu la cause de sa mort.

Pendant que Philippe Lebon échouait dans ses tentatives et ne trouvait, en France, aucun encouragement pour le développement de ses idées, un ingénieur nommé Murdoch avait eu connaissance des résultats obtenus à Paris, et les mettait en pratique en Angleterre, où l'éclairage au gaz fut établi pour la première fois en 1805, d'une manière définitive, dans une grande manufacture, celle de James Watt. Cependant, le gaz obtenu par les procédés de Murdoch était encore très-imparfait. Un Allemand nommé Winsor s'occupa à l'améliorer ; il prit en Angleterre un brevet d'invention, et il forma une société industrielle pour



appliquer le gaz de houille à l'éclairage public. Il eut à lutter contre de nombreux obstacles : l'habitude, les industries anciennes que menaçait ce nouveau luminaire, la crainte des explosions, l'état très-imparfait encore des produits obtenus; mais Winsor ne perdit nullement courage; il provoqua des enquêtes, il produisit des témoins qui vinrent déclarer, les uns, vernisseurs de leur métier, que le goudron ou l'asphalte du gaz donnait un noir d'un lustre supérieur à tous les noirs connus; les autres, calfats de navires, que le goudron de Winsor valait mieux que tous les goudrons obtenus jusqu'alors. Il n'y eut pas jusqu'aux agents de police qui assurèrent que le gaz était pour eux un puissant auxiliaire, et qu'à sa clarté ils apercevaient bien mieux un voleur. Ce qu'il y avait de sérieux dans ces témoignages, ce qui frappa surtout le parlement, devant lequel l'enquête avait lieu, c'est que l'établissement de ce système d'éclairage devait créer en Angleterre, avec de nouveaux débouchés pour les houilles du pays, d'autres produits nouveaux, tels que des goudrons, des huiles minérales, des sels ammoniacaux, susceptibles de recevoir dans l'industrie des applications utiles. Le succès couronna les efforts et l'audace de Winsor : la ville de Londres fut éclairée au gaz, et le nouveau système se répandit avec tant de faveur, qu'en 1823, la compagnie fondée par Winsor avait posé, à elle seule, cinquante lieues de tuyaux.

L'application de la découverte de Philippe Lebon devait repasser le détroit. Winsor vint en France en 1815, il essaya de faire connaître son industrie; mais là encore il rencontra une résistance presque universelle : les industries menacées, les corps savants, les gens de lettres eux-mêmes s'en mêlèrent, et l'ingénieur Charles Nodier se fit remarquer par la vivacité de ses attaques. Winsor essaya de répondre; mais ne pouvant obtenir la conviction par ses arguments, il tenta de parler aux yeux, et il fit éclairer au gaz un petit établissement du passage des Panoramas. Cette exhibition eut le résultat qu'il attendait : une première compagnie se fonda; le passage des Panoramas fut éclairé tout entier, le Palais-Royal suivit cet exemple; le roi Louis XVIII encouragea l'entreprise nouvelle, qui, peu à peu, gagna du terrain, et finit par détrôner jusque dans les villes des provinces les plus reculées les anciens modes d'éclairage, dont l'imperfection ne pouvait lutter contre elle. L'organisation seule des établissements qui éclairaient la ville de Paris et la pose des tuyaux de conduite ont exigé un capital de trente millions de francs.

Voilà l'histoire de la découverte. Voici, en peu de mots, l'exposé des procédés employés pour l'extraction du gaz éclairant.

Toutes les matières organiques qui présentent dans leur composition une prédominance de carbone et

d'hydrogène fournissent, étant soumises à l'action d'une haute température, des gaz inflammables doués d'un certain pouvoir éclairant. La houille est le composé qui présente les meilleures conditions sous ce rapport. Elle est d'autant plus avantageuse, que la vente du coke, qui forme le résidu de sa fabrication, suffit à couvrir le prix d'achat.

Pour obtenir le gaz de la houille, on place cette matière dans de grandes cornues disposées, au nombre de trois ou cinq, dans un large fourneau de briques, et on les soumet à une température très-haute et très-égale. Sous l'action de cette vive chaleur, la houille se décompose et laisse échapper les gaz éclairants qui se déversent dans des tuyaux, lesquels, à leur tour, passent dans un large tube, rempli d'eau, qui porte le nom de *barillet*. Dans ce tube, le gaz n'est pas encore propre à l'éclairage; il est mêlé à différents produits de la houille : goudron, — sels ammoniacaux, — huiles empyreumatiques, qui lui donnent une odeur infecte et qui exercent une action délétère sur la santé. Il faut le purifier, et son séjour dans le barillet réfrigérant commence à opérer ce résultat. En sortant du barillet, le gaz est amené par un tube de fonte dans un long système de tuyaux appelé *conducteur*. C'est une série de tubes de fonte d'un diamètre médiocre, disposés verticalement et très-rapprochés les uns des autres. Tous ces tubes plongent dans une boîte de fonte, sous une couche d'eau de quelques centimètres. Les sels ammoniacaux se dissolvent dans l'eau, le goudron s'y condense, en même temps le gaz se refroidit en parcourant la surface étendue que présente la série des tuyaux.

Déarrassé du goudron, le gaz conserve encore de l'hydrogène sulfuré, de l'acide carbonique, du sulfure de carbone, des sels ammoniacaux. Pour le dégager de ces diverses substances, on le dirige dans un nouvel appareil, nommé *dépurateur*, où se tamisant plusieurs fois à travers des couches de chaux, il achève, par une suite de réactions chimiques, de se purifier des substances étrangères et nuisibles. Du dépurateur, il se rend dans le *gazomètre*, et de là il est amené par un large tuyau aux canaux qui le conduisent dans les rues, les places ou les maisons qu'il doit éclairer.

Il résulte des calculs de comparaison que la lumière fournie par les bougies de cire est *seize fois* plus chère que celle du gaz; que le gaz présente une économie de *pres de moitié* sur l'éclairage à l'huile, et des *deux tiers* sur l'éclairage à la chandelle. Un bec de gaz produit une lumière égale à *une fois et demie* celle d'une lampe Carcel; mais la fixité obligée des appareils à gaz présente, dans l'intérieur des habitations, un inconvénient capital qui annule pour l'usage privé presque tous les avantages de ce mode d'éclairage.

A. L.

## LE BERNIN.

S'il est douteux qu'il y ait eu un âge d'or pour le commun des hommes, il n'est pas du moins contestable qu'il n'y en ait eu un pour les artistes. Alors ils possédaient plus de gloire effective qu'ils n'en attendent aujourd'hui de chimérique; ils palpaient, dépendaient même, en plein soleil autant d'or, et de richesses de tout genre qu'ils en voient à présent

passer dans les rêves de leurs nuits; enfin, ils ne jetaient point, car ils dinaient de l'enthousiasme des peuples et soupaient des largesses des rois. Ces souverains dont la race est éteinte auraient encore payé pour la bonne digestion de leurs favoris, ils les logeaient souvent dans leurs propres palais, que ceux-ci, il est vrai, avaient construits; ils leur ren-



daient en admirations, peut-être intéressées et souvent mal accueillies, ce que leurs courtisans leur prodiguaient à eux-mêmes; ils allaient parfois jusqu'à leur confier leurs affaires et leurs secrets, et Rubens devenait ainsi l'ambassadeur de l'infante Isabelle et le confident de Marie de Médicis, ou bien ils leur donnaient en mariage les filles de leur noblesse, et Van-Dyck épousait même une petite cousine du roi Charles I<sup>er</sup>. Les princes étaient secondés par les peuples : la foule qui ne donnait point d'or dispensait la renommée. L'artiste inconnu était un genre alors inconnu; le peuple regardait et jugeait; il était ému quand l'œuvre était belle. L'art, aujourd'hui, est l'éfincelle qui ne jaillit que de quelques âmes d'élite, et brille peu parmi les cendres dont elle est entourée. L'éfincelle alors était électrique; elle se communiquait d'une âme à l'autre, et sortant de mille poitrines à la fois, elle échauffait soudain une ville, une nation, un siècle tout entier. A une certaine époque, il n'y avait pas dans toute l'Italie de bourgade si déshéritée qu'elle n'eût donné naissance à quelque grand homme. L'amour des arts était épidémique; le peuple italien était né artiste comme le peuple français était né belliqueux... La multitude italienne ne savait point encore ce que c'étaient que la sculpture et la peinture, qu'elle l'avait déjà deviné. Un des premiers peintres, Cimabué, de Florence, fit une Vierge vers 1260. Il s'était renfermé pour peindre; le peuple, chaque soir, se pressait aux alentours de l'atelier; il s'informait avec inquiétude des progrès qu'avait faits l'ouvrage divin pendant la matinée; son impatience croissait de semaine en semaine, de jour en jour, bientôt d'heure en heure; il voulait voir sa Vierge. En vain le peintre usait toute son éloquence à le contenir. Un beau matin elle ne suffit plus, la porte fut enfoncée, mille bras saisirent le tableau et le transportèrent jusqu'à *Santa-Maria-Novella*, où, bon gré mal gré, le peintre fut forcé de venir achever son œuvre, mais où chacun pouvait la voir. — Quatre siècles plus tard, lorsque déjà la grande époque de l'art était passée, lorsque étaient morts les Raphaël et les Vinci, les Michel-Ange, les Corrège, les Titien, lorsque le Dominiquin et le Guide, les Carrache et Salvator Rosa, génies puissants, mais incomplets, avaient remplacé ces demi-dieux, si les représentants de l'art en Italie étaient moins dians, l'amour de l'art et l'enthousiasme des peuples n'avaient pas fléchi. L'art lui-même entraînait, il est vrai, dans une période d'affectation et d'étrangeté. La peinture comptait encore, à Rome par exemple, des maîtres nombreux; mais la sculpture, malgré la tradition de Michel-Ange, était en décadence, et il n'y avait plus dans la ville de grands sculpteurs lorsque parut le Bernin. Le Bernin est sans doute un nom connu parmi nous; il vint à Paris se mesurer avec nos artistes, et s'il mérita de l'emporter sur eux, il ne l'emporta point cependant grâce à notre amour-propre français. De son côté, la vanité italienne l'aidant, il ne s'avoua point vaincu lorsqu'il quitta la France pour retourner à Rome, où, en effet, il mourut glorieux. — Le Bernin appartient à cette classe nombreuse de génies trop exaltés à leur époque, trop dépréciés par les temps qui suivirent, et dans son histoire fort curieuse il y a peut-être une leçon.

Jamais vie d'artiste ne fut plus éclatante ni plus facile que celle que nous racontons. Le Bernin vécut sous dix papes; il eut dès l'âge de dix ans la faveur de Paul V, et ne connut la disgrâce qu'un moment sous

Innocent X. Il était Toscan d'origine, mais il était né à Naples, et sa vie presque tout entière se passa dans Rome. Son père, Piétro Bernini, y était venu de bonne heure; sculpteur aussi, artiste médiocre mais heureux, il avait été chargé de nombreux travaux par le cardinal Alexandre Farnesia. Il y avait amené avec lui sa femme Angelica Galante et son fils Giovanni-Lorenzo Bernini, qu'il avait eu à Naples l'année 1593. Ce jeune Lorenzo fut le Pic de la Mirandole des beaux-arts. — Dès l'âge de dix ans il *savait tout*, sculpture et dessin; il montrait surtout une telle *facilité* à dessiner, que sa mère avait coutume de dire qu'il peindrait bien tout le paradis d'un coup de crayon, s'il pouvait un instant le voir entr'ouvert. A huit ans il avait modelé une tête de faune qui n'avait qu'un défaut, celui de ressembler à un ami de la maison, que le jeune Lorenzo ne pouvait souffrir; il y a des enfants terribles même parmi les futurs grands hommes. Lorenzo était pourtant à cette époque un bel enfant, déjà réfléchi, mais plein de saillies et d'une vivacité singulière. Piétro pressentait quel serait son fils. Admis souvent auprès du pape, il sut si bien faire son éloge, que la curiosité de Paul V s'en éveilla, et qu'un beau jour il demanda Lorenzo. L'enfant vint sans trop d'émoi. Il prit fièrement la plume que lui tendait le souverain pontife en lui ordonnant de dessiner une tête d'homme. « Laquelle? dit-il. — Tu sais donc les faire toutes? » s'écria le pape. Fais un saint Paul. » Une demi-heure après, le dessin était achevé, et Paul V appelait tout exprès le cardinal Maffeo Barberini pour lui recommander son protégé. Le cardinal emmena l'enfant, l'examina à son tour, et le renvoya les mains pleines, en lui laissant pour adieu un mot prophétique: *Speriamo*. Ce puissant protecteur s'en allait le lendemain tout joyeux, racontant à ceux qu'il rencontrait que l'Italie avait enfin retrouvé un Michel-Ange. Jamais il ne fit défaut au jeune homme. Quelques années plus tard, lorsque celui-ci, devenu un grand artiste, eut la fantaisie de faire son propre portrait dans la statue de David, ce fut le cardinal lui-même qui, devant lui, tint le miroir. Bernini avait trouvé un second protecteur et un ami précieux dans le peintre Annibal Carrache, qui l'emmenait avec lui dans tous les lieux où se réunissaient les artistes. Un jour ils se trouvaient ensemble dans l'église de Saint-Pierre; Carrache regardait attentivement la coupole. « Il faudrait, disait-il, il faudrait là, au fond du temple, quelque chose qui répondît à son étendue. » Le peintre, à ces mots, vit tressaillir son compagnon. Bernin, enfant, avait eu l'idée de ce fameux baldaquin de bronze qui s'élève aujourd'hui au-dessus du maître autel, et qui est, au reste, une de ses plus hardies, mais de ses moins heureuses conceptions. En attendant ces travaux immenses qu'il rêvait, Lorenzo en essayait d'autres qui ne peuvent manquer de paraître déjà bien importants, si l'on se rappelle son extrême jeunesse. Il fit à quinze ans le buste de monsignor Metajo, que le pape trouva si ressemblant qu'il s'écria en le voyant: « C'est Metajo pétrifié. » A dix-huit ans, il tenta de plus grands efforts; il acheva successivement un *Saint-Laurent*, un *David s'appropriant à lancer une pierre*, un groupe d'*Enée* et d'*Anchise*, un autre groupe d'*Apollon* et d'*Daphné*. A quatre-vingts ans, il convenait lui-même que ce dernier ouvrage était son plus beau, et il s'étonnait de n'avoir point fait plus de progrès depuis sa jeunesse. Jamais, en effet, on n'avait vu pareille légèreté de ciseau, si merveilleuse habileté de touche. Un biographe d'imagination avançait qu'on en-



tendait siffler le vent dans les lauriers qui commençaient d'entourer Daphné. Cependant l'image du plus poétique des dieux de la fable n'est point rendue dans ce groupe avec plus de correction qu'on en pouvait attendre du statuaire. Son front olympien ne respire pas d'idéal; on dirait plutôt un berger qu'un Dieu, et ce n'est point Apollon descendant du Parnasse, mais le pauvre Apollon chassé des cieux pour ses méfaits, réduit à la condition de simple mortel et faisant paître les troupeaux d'Admète pour gagner le pain que mangent les hommes. Le cardinal n'en inscrivit pas moins sur le marbre deux vers latins dignes d'Ovide, et Bernin, déjà connu de toute l'Italie, mit peu après le comble à sa réputation en sculptant l'enlèvement de Proserpine, qui orne à présent la villa Ludovisi, la splendide demeure du prince Piombino.

A Paul V succéda Grégoire XV, encore un protecteur du Bernin, qu'il accabla de commandes. Celui-ci les exécuta avec sa facilité ordinaire. Quels que fussent les défauts de cet homme singulier, il n'en marquait pas moins dans l'art une époque nouvelle : ne décidons pas l'affaiblissement du goût n'entraînait point pour quelque chose dans l'admiration à laquelle le public s'abandonnait à la vue de ses compositions souvent forcées. Génie impatient et ambitieux, le Bernin voulait à tout prix la première place. L'antique lui semblait aride; Michel Ange, peut-être, l'effrayait; il cherchait la supériorité par une voie étrange et unique; mais les grandes forces qu'il avait dépensées dans sa jeunesse devaient tout faire espérer lors de sa maturité. Cependant, ses élégantes recherches n'étaient déjà que de l'affectation, et son talent ressemblait à la manie de ces marquises d'autrefois qui à force de se farder le visage en arrivaient à se croire défigurées si elles ne s'étaient point colorées dès le matin. Il fit à cette époque la plus touchante et la plus gracieuse de ses figures, une *Sainte-Bibiane*, qui *peuple* aujourd'hui toute seule une chapelle abandonnée; mais les travaux de décoration convenaient bien mieux à l'exubérance de son imagination.

Le cardinal Barberini, grand amateur de fêtes et de spectacles artistiques, monta sur le trône pontifical sous le nom d'Urbain VIII. Bernin était l'homme selon son cœur. Urbain le fit chevalier. Ses inventions ingénieuses méritèrent les applaudissements de toute la cour pontificale; il fut architecte et sculpteur, machiniste et fondeur en métaux. Ne pouvant suffire tout seul à ses nombreux travaux, il s'entoura de tous les jeunes artistes, qui l'aiderent à l'envi. Mais ces jeunes gens travaillaient poussés par cette même fièvre de production qui dévorait le maître; leurs ouvrages d'un jour, achevés pour des fêtes et sortis de la même pensée, surveillés par le même regard, prenaient un tel caractère de monotonie, qu'on aurait dit des produits d'une manufacture exécutés sur un même modèle plutôt que des œuvres d'art, et qu'ils ne firent rien pour la réputation de Bernin.

A côté de ces travaux d'un ordre inférieur, le Bernin en entreprenait d'autres immenses, qui nous sembleraient aujourd'hui ruineux. Il ajouta de grandes choses à la décoration de Saint-Pierre, qui, à la fin du siècle, passait pour avoir coûté plus de 600,000 écus romains, et les ouvrages de Bernin y entraient pour la dixième partie. Vers cette époque, il éleva le baldaquin dont nous avons parlé, gigantesque monument dont la hauteur dépasserait de vingt-quatre pieds la

colonnade de notre Louvre, et qu'on ne put achever que grâce à un acte de vandalisme, en dévastant ce Panthéon qu'avaient autrefois respecté les barbares. On passa neuf années à ériger, sous la plus belle coupole du monde, une sorte d'autre coupole en bronze, soutenue par des colonnes torsées, qui, dit un auteur italien, conviennent à ce genre d'architecture comme conviendraient des jambes torsées à un corps humain. Cette œuvre sembla pourtant la plus belle à tous les amis du difficile, car la difficulté vaincue était immense; et Bernini fut loué en prose, cette fois, par un panégyriste sorti de la cour pontificale elle-même, monsignor Lelio Guidiccioni. Le Bernin fit aussi la *Confession de saint-Pierre* et de la Campanile. Il avait alors des rivaux, Stefano Maderno, l'Algardi et le Flamand Duquesnoy; mais aucun ne l'égalait vraiment, au moins par l'éclat du génie. Aussi sa faveur atteignit à son comble sous Urbain, qui régna plus de vingt ans. Tout changea lorsque le cardinal Pamfilii devint pape sous le nom d'Innocent X. A côté des rivaux de notre Italien, il y avait encore des envieux, et parmi ces derniers le plus acharné, sinon le plus dangereux, était un certain Borromino, architecte et sculpteur, qui avait élevé le séminaire de la Sagesse, la chapelle de San Carlino et quantité de palais et d'églises, et certainement surpassait son ennemi..... en mauvais goût. Borromino avait une manie d'originalité assez voisine de la folie. On l'appelait à Rome le Calvin de l'architecture, et il y avait vraiment introduit une grande réforme avec son horreur de l'angle droit et son amour déréglé des courbes, qui faisaient ressembler à un *popone* (1) toutes ses constructions. Les gens de bon sens comparaient le style architectural de Borromino à celui du cavalier Marini, un poète du temps, qui avait écrit en brillants concetti le *Massacre des Innocents*, ouvrage insipide, où ce n'étaient pas tant les innocents que le lecteur lui-même qui étaient assassinés. Borromino, pour en revenir à lui, critiquait amèrement et en tous lieux, même devant le pape, la manière de son rival, qui, loin de s'en préoccuper, excitait encore sa rage par ces cruelles plaisanteries, si fort à la mode alors parmi les artistes italiens. Au bas des quatre colonnes du baldaquin, Bernini avait façonné un crâne qu'on savait être là pour représenter celui de Borromino, et qui n'était bien que celui d'un âne. Sur les corniches des palais que construisait le Bernin, dans les frises et dans les frontons, on ne manquait jamais d'apercevoir quelque tête humaine, entourée d'oreilles trop reconnaissables; toujours la tête ressemblante de Borromino. Mais celui-ci avait plus d'esprit que sa ressemblance, lorsqu'il s'agissait de faire du mal à ceux qu'il n'aimait point. Il profita de l'absence de Bernin à l'exaltation d'Innocent pour entourer le vieux pape de tous les ennemis du statuaire. Le pontife, qui avait à s'occuper d'autre chose que de ces intrigues, ne les aperçut point, et y céda. On lui arracha l'ordre de démolir la Campanile, que Bernin avait ajouté à l'église de Saint-Pierre, sous prétexte que les fondations en étaient mauvaises et qu'il menaçait ruine.

De retour à Rome, le Bernin eut alors sa première déception, encore ne fut-elle pas trop longue; le bon-

(1) Légume, sorte de melon. C'était le dicton populaire sur le Borromino.



heur qui se trouvait glorieusement logé chez lui ne tarda pas à y revenir; le pape se repentait tout bas de ce qu'il avait fait, et pour tout réparer n'attendait qu'une occasion. Le prince Ludovisi la lui offrit enfin en faisant passer sous ses yeux par surprise le dessin d'une fontaine de la main du Cavaliere. Innocent ordonna tout aussitôt qu'elle fût exécutée sur la place Navone; le Borromino était vaincu. Mais la seule vengeance qu'en tira le Bernin fut encore une plaisanterie. Les quatre figures des quatre plus grands fleuves de la terre entouraient la fontaine : on remarqua que celle du Nil, qui regardait l'église de Sainte-Agnès bâtie par le Borromino, se voilait la face avec une draperie, comme pour ne pas voir. Innocent vint bénir la fontaine lorsqu'elle fut achevée; mais les eaux n'y jaillissaient point encore, et le pape s'en affligeait, lorsqu'un bruit souterrain se fit entendre tout à coup; l'eau fit irruption au moment même de la bénédiction. Cette surprise adroitement ménagée par le Bernin lui assura pour jamais la faveur du saint père : « Cavaliere, lui dit Innocent, par cette jouissance imprévue vous avez prolongé ma vie de dix années. » Il mourut cependant peu après; mais Alexandre VII, son successeur, continua tous ses plans d'embellissement, dont le Bernin avait seul le secret. Le Cavaliere fit donc successivement la colonnade circulaire qui est au-devant de Saint-Pierre, la chaire de Saint-Pierre dans l'église, la rotonde de la Riccia, le palais Odescalchi et le séminaire des jésuites à Monte-Cavallo. Il aurait pu dire de Rome ce qu'Alexandre avait dit autrefois du monde, que l'espace était trop petit désormais pour le contenir : le sculpteur de l'Italie devenait celui de l'Europe. Déjà Mazarin, par animosité contre Urbain VIII, avait tenté, mais vainement, d'attirer en France l'artiste si cher à son ennemi; peu après, Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre eut la fantaisie de faire faire son portrait en marbre, et comme il voulait quelque chose qui fût digne de lui, il pensa naturellement au Bernin. Il envoya donc à celui-ci trois tableaux de Van-Dyck qui le représentaient sous trois aspects différents, et Bernin se mit à ce royal ouvrage : la récompense qu'il en obtint ne fut rien moins qu'un diamant d'une valeur de trente mille francs de ce temps-là, qui aurait fait pâlir tout Golconde, et à l'envoi duquel la reine Henriette-Marie joignit des étoffes brodées de sa main. Nous passons sous silence une lettre du roi, une autre de la reine, pleines toutes les deux des plus flatteuses choses du monde, et qui lui furent portées par un messenger, lord de la haute chambre. La vue du buste de Charles avait éveillé à la cour d'Angleterre une fièvre d'art et de bon goût, et comme dans la Grande-Bretagne les sujets ont toujours été plus fiers que les rois, il se trouva un simple gentilhomme qui porta ses vues aussi haut que son souverain, et prétendit, à son exemple, léguer à la postérité ses traits consacrés par le ciseau du Bernin. Cet ambitieux d'un nouveau genre alla donc à Rome tout exprès, et se rendit, à peine débarqué, chez le grand sculpteur, auquel il exposa l'objet de sa venue. Le Bernin sourit, et lui montra dans l'atelier le modèle du tombeau et de la statue assise d'Urbain VIII : « Il y a là un pape qui attend, lui dit-il, vous ne serez point offensé sans doute de faire comme un pape. » L'Anglais, en effet, attendit si longtemps, qu'il mourut à Rome sans avoir obtenu de portrait; car après l'achèvement du tombeau d'Urbain VIII, la nouvelle amitié du cardinal Rospigliosi, qui fut Clément IX, prenait au

Bernin tous ses instants. Il fut plus tard l'âme des fêtes de Clément, comme il l'avait été de celles d'Urbain. Vers ce temps il eut, à l'imitation de Salvator Rosa, de Michel-Ange autrefois, l'ambition de se faire écrivain. Du quinzième au dix-septième siècle, les artistes italiens semblent avoir eu le génie inné de toutes choses; les satires de Salvator et les sonnets de Michel-Ange sont restés au nombre des ouvrages classiques de la langue italienne. Déjà à la cour d'Urbain le Bernin avait composé de petits drames que les neveux du pape avaient fait chanter devant le peuple; le cardinal Rospigliosi lui-même daigna s'occuper avec le statuaire de musique et de poésie. Le Bernin écrivit alors de belles et honnêtes comédies, si nous en croyons du moins ses biographes. Le peuple de Rome aimait fort celui qui lui faisait de si belles statues et de si beaux drames, et qui arrangeait si ingénieusement ses fêtes. La personne elle-même du Bernin séduisait d'ailleurs toute cette foule : il avait tant d'esprit dans le regard et dans la tournure! il en avait jusque dans le geste! Il était de petite taille, mais il avait bonne mine et l'air hardi. C'était le plus beau parleur de la ville; il goûtait beaucoup les sentences, il était plein jusqu'aux lèvres d'historiettes amusantes et de bons mots. Souvent il ouvrait les portes de son atelier, et le peuple accourait pour le voir exécuter ses grands ouvrages; mais aucun des curieux n'osait approcher, car l'artiste avait au travail le regard terrible. D'autres fois l'atelier se remplissait des plus grands personnages : Urbain VIII et Alexandre VII y étaient venus souvent, et durant son voyage à Rome la reine Christine de Suède y passait quelquefois des heures entières. Quoiqu'il ne fût pas né à Rome, le sculpteur était bien de la ville; il faisait à la fois partie des petits et des grands; il s'était marié dans Rome à la fille d'un homme agréable au peuple, messer Tezio, secrétaire de la santissima Nunziata; et malgré toutes ces racines qui l'attachaient au sol romain, à la cour pontificale, à la capitale des beaux-arts, Rome pourtant allait le perdre.

La cour de France ne cessait de le poursuivre de ses offres brillantes, et voulait l'attirer à tout prix; il s'agissait à Paris de continuer le Louvre. La France à cette époque n'était pauvre ni en sculpteurs ni en peintres; mais en véritables et grands artistes, elle n'était pas riche. Lesueur était mort, Poussin vivait à Rome. Puget, l'ancien favori de Fouquet, n'était point encore devenu celui de Colbert, qui avait la surintendance des beaux-arts et des bâtiments. Il y avait à la cour des peintres comme Mignard, des architectes même, Mansard par exemple, mais Colbert n'en était point satisfait. Il proposa au roi de mander un architecte italien, ou du moins d'envoyer en Italie les plans du Louvre et de les y soumettre aux artistes les plus éminents; Nicolas Poussin fut chargé de consulter ces hommes illustres. La cour de France tenait particulièrement à l'opinion du Bernin et de son ami Pierre de Cortone, architecte et surtout peintre fameux; mais Colbert avait fait en même temps transmettre par le Poussin à ces deux grands artistes la prière de ne rien condamner dans les plans du Louvre sans en donner en même temps la raison. Ils ne condamnèrent donc rien, car ils s'abstinrent de juger, et Louis XIV, impatient d'attacher son nom à l'achèvement d'un monument comme le Louvre, se décida tout à coup à inviter lui-même dans une lettre écrite de sa main le Cavalier Bernin à venir à la cour. L'émoi fut grand dans Rome



quand on vit l'ambassadeur de France, le duc de Créquy, porter la lettre au Cavalier avec autant de pompe qu'il en avait mis à aller prendre congé du pape, car le roi le rappelait et faisait de ce duc et pair le maréchal des logis du grand sculpteur : Créquy devait le précéder durant tout le voyage. Le roi n'obtint pas aisément du pape qu'il laissât s'éloigner la gloire de ses États, cela causa une grande agitation dans Rome, et fut l'objet exprès d'un bref pontifical. Cependant, malgré le mécontentement de la ville, le Cavalier partit enfin, et son passage à Florence et dans le Piémont fut comme la première partie du triomphe que le roi lui réservait à son arrivée en France. Partout sur sa route, échevins et sénéchaux, gouverneurs et lieutenants, accoururent au-devant de lui ; à Lyon, les magistrats communaux lui offrirent les clefs de la ville, honneur qui ne se rendait d'ordinaire qu'aux princes du sang. À quelques lieues de Paris, il rencontra le maître d'hôtel du roi, M. de Chambray, seigneur de Chanteloup, qui avait eu commerce autrefois avec lui en Italie. Il fut logé dans la ville, à l'hôtel de Fronteniac, que M. de Metz, intendant des meubles de la couronne, avait fait meubler pour lui, et le 4 juin 1665, jour de la Fête-Dieu, il vit le roi à Saint-Germain. Louis XIV fut pour lui ce qu'il savait être quelquefois, l'homme le plus aimable de son royaume ; la reine lui donna sa main à baiser, et la cour l'admira fort. C'était l'aube de la faveur ; le crépuscule n'en était pas éloigné.

Il y avait auprès de Colbert tout une famille d'honnêtes gens, et d'hommes de talent, les frères Perrault, dont le premier fut un ecclésiastique et un bon prédicateur, le second un médecin médiocre, mais un grand architecte ; le troisième, enfin, un intendant des bâtiments âpre et mal commode, mais un charmant écrivain. Malgré leur probité, excités par l'amitié fraternelle, ils cherchèrent peut-être trop à se pousser l'un l'autre à la cour, au détriment des rivaux de chacun d'eux. Charles Perrault, l'intendant des bâtiments et le bras droit de Colbert, travaillait de toutes ses forces à obtenir du ministre pour son frère Claude le soin d'achever ce Louvre que l'on confiait à un étranger, et il travaillait à coup sûr, sachant bien que le temps lui ferait gagner sa cause. Colbert, dont les grandes vues s'appliquaient bien mieux au commerce qu'aux arts, ne cherchait à se former le goût que par le grand désir qu'il avait de plaire au roi, et sentant ce qui lui manquait de ce côté-là, il ne s'était décidé à mander le Bernin du fond de l'Italie que de peur de faire un mauvais choix s'il en faisait un en France. La grande réputation du Cavalier couvrait sa responsabilité ; il ne risquait rien à être trompé par un pareil artiste, car il pouvait alléguer que bien d'autres s'étaient trompés avant lui. Cette défiance qu'il conservait envers lui-même ne lui donnait point de confiance envers les autres ; de plus, il était minutieux comme un administrateur, et Charles Perrault le préoccupait péniblement en ne cessant de lui répéter que les artistes italiens traitaient toujours les choses de France par dessous la jambe. Son inquiétude ne tarda point à se manifester ; le Bernin avait tendu ses dessins dans un cabinet où ne devaient entrer que M. de Chanteloup et le ministre. Celui-ci fit en sorte que Perrault y entrât par surprise, et l'interrogea avidement sur ce qu'il avait vu. Perrault ne répondait point : « La porte ne me semble pas grande, lui dit Colbert. — Elle ne l'est pas plus que la porte de mes cuisines, »

répondit l'intendant. Ce fut, remarque Charles Perrault dans ses mémoires, la seule fois que je ne dis point ce que je pensais.

En attendant qu'il fût rien décidé sur les bâtiments, Bernin entreprit le buste du roi. Louis XIV ne s'y prêta pas d'abord sans quelques difficultés ; il se plaignait déjà de ce que Bernin ne louait point assez ses sujets, et particulièrement son peintre favori, M. Lebrun. Il lui avait demandé, d'ailleurs, ce qu'il pensait des femmes françaises, et s'il ne les trouvait pas plus belles que les italiennes, et le Cavalier avait eu la maladresse de répondre qu'il ne saurait auxquelles donner la préférence ; mais que le sang lui semblait couler sous la peau des secondes, et le lait sous celle des premières. Le buste n'en fut pas moins commencé, malgré les dispositions équivoques du roi ; et le Bernin, qui était un fin courtisan, sut même dès le premier jour reconquérir toute sa faveur. Cette première séance dura plus d'une heure, au bout de laquelle il jeta son ciseau, en s'écriant : « Eh quoi ! le plus grand roi du monde a daigné ne point bouger pendant une heure entière ! » Avant de se mettre au travail, il avait relevé les cheveux de Louis au-dessus du front, en lui disant : « Votre Majesté peut montrer son front à toute la terre. » On imita de suite à la cour cette coiffure d'une heure, que le statuaire avait inventée, et cela s'appela, de son nom, coiffure à la Bernin. — Ce buste fut achevé, et les ennemis du Cavalier purent le déprécier sans injustice, car ce fut un de ses plus mauvais ouvrages. Il l'avait jugé lui-même et sans le savoir, en disant à la reine, qui l'admirait : « Votre Majesté ne le trouve si beau que parce qu'elle aime l'original. »

Lui-même encore il avait prévu le danger qui l'attendait en dehors de son pays : « Mon véritable ennemi à Paris, disait-il souvent, c'est la grande opinion qu'on y a de moi. » Mais il avait bien d'autres ennemis. Charles Perrault avait décidément gagné Colbert, qui persécutait le Cavalier avant même le commencement des travaux. La première pierre du Louvre fut enfin posée par le roi : ce fut une grande cérémonie. Derrière le roi venait le Cavalier Bernin tenant la truelle ; le maître des œuvres Villodot tenait la toise ; Charles Perrault enragea sans doute de n'avoir à tenir que les pincettes, car il jura de détruire le rival de son frère, et se mit à composer contre lui un mémoire justificatif et probatif de toutes ses fautes et de toutes ses erreurs. Le Bernin ne tarda point à ressentir le mauvais effet de cette influence sur le ministre. Vers ce temps-là même, il avait blessé Colbert en faisant fi de l'habileté des ouvriers français, et en demandant autour de lui jusqu'à des maçons italiens. Or, il arriva que la voûte élevée par les Italiens tomba dès l'hiver sous la gelée, à laquelle, au contraire, résista fort bien l'ouvrage des Français. Les ennemis du Bernin ne manquèrent pas d'en prendre avantage sur lui, l'accusant de ne bâtir que des châteaux de cartes. Cet accident redoubla les tourments et la mauvaise humeur de Colbert. Le malheureux surintendant, le regard sans cesse fixé sur les plans de l'architecte, y trouvait sans doute de magnifiques galeries et des salles majestueuses, mais son génie positif y cherchait en vain des appartements commodes et n'y reconnaissait pas même le dessin d'une chambre à coucher. Ce fut donc fort sérieusement qu'il demanda un jour au Bernin où il comptait faire coucher le roi. « Je ne fais point de palais où l'on couche, » lui répondit l'architecte, indigné de le voir si préoccupé des



petites choses de la vie, lorsqu'il s'agissait d'une si grande œuvre d'art que ce monument du Louvre. En effet, le Cavalier, dans sa vie si laborieuse et si féconde, avait dû maintes fois oublier qu'il faut dormir; mais sa réponse, pour être héroïque, ne satisfait pas le ministre. Ils s'en allaient donc tous les deux, se plaignant, chacun de son côté, d'être traité de petit garçon par l'autre. Colbert était habitué à plus de respects qu'il n'en recevait de l'Italien, qui, d'ailleurs, ne bornait pas à lui ses terribles boutades, et qui avait osé s'attaquer à Lebrun, le premier peintre du roi, un chevalier de l'ordre, disant qu'il n'était pas même bon à faire les dessins de l'argenterie du roi. Lebrun s'en montra fort offensé, car il se croyait un grand artiste, sans doute parce qu'il avait fait de très-grands tableaux, et la peinture était d'ailleurs si bien sa manie originelle, qu'à l'âge de trois ans il tirait les charbons du foyer pour dessiner sur le plancher la figure de son aïeul, et qu'à douze ans il avait peint un Hercule. Bernin traitait encore plus mal les frères Perrault, car il avait eu des nouvelles du fameux mémoire, que Colbert avait lu si attentivement qu'il le savait par cœur. Le ministre avait fait une fois entendre à l'artiste qu'il n'avait point la conscience fort rassurée d'être allié chercher un architecte à l'étranger, quand la France lui offrait dans Claude Perrault un homme de génie. Le Bernin avait répondu qu'il n'était pas plus honteux à la France d'avoir pris un architecte à l'Italie qu'il ne le serait à l'Italie de prendre à la France un général d'armée. Mais l'extrême modestie de cette réponse n'avait pas coûté peu d'efforts à sa vantardise naturelle, il faut l'avouer, et il se vengea sur les Perrault. Charles, sous prétexte de remplir ses fonctions d'intendant ou d'apporter des ordres de Colbert, se glissait chaque jour dans le cabinet de son ennemi; le Bernin lui défendit assez brusquement toute réflexion sur ses travaux. Fort de l'appui de Colbert, Charles Perrault en parlait souvent malgré cette défense, mais il le faisait avec mesure. Le Bernin avait une certaine couleur de crânerie italienne et portait l'épée, ce qui en imposait un peu aux paisibles aides du sage Colbert. Un jour, en présence de Charles Perrault, il ne craignit point de se déchainer contre Claude, lui reprochant d'être médecin, et lui conseillant d'appliquer sa science à la cure de cet orgueil qui le portait à se comparer au prince des artistes romains.

Cependant en se prisant si haut lui-même, le Bernin, il faut bien le dire, ne s'appuyait que sur son passé; il vieillissait, et dans cette affaire du Louvre il ne paraît point s'être élevé à la hauteur ordinaire de son génie; ses plans, plus grandioses peut-être que ceux de ce Claude Perrault qu'il maltraitait, n'avaient point leur admirable correction. Colbert le déclara tout net au roi, qui dès lors fit au Bernin une mine moins flatteuse, et pour le vieil et grand artiste ce fut le dernier coup. Il maudit bien haut la France, son esprit, ses habitants, son climat surtout, que malgré un premier hiver passé à Paris, il prétendit ne pouvoir pas supporter plus longtemps. Lorsque le roi le vit déterminé à partir, il essaya de s'y opposer, peut-être pour la forme; l'artiste fut inflexible. A l'heure du départ, Colbert ne le menagea point, et ce fut Charles Perrault lui-même qu'il chargea de lui porter un don du roi de trois mille louis, et un brevet d'une pension de deux mil lé cents, à laquelle en était jointe une autre de quatre cents pour son fils, qui l'avait accompagné en France. Cette fois aucun dignitaire, aucun ami de

la cour ne l'accompagna, et il s'était à peine éloigné que Colbert, impatient de satisfaire les frères Perrault, sollicitait pour Claude auprès de Louis XIV. Le roi consulta ses courtisans; ils attendirent pour répondre qu'il eût parlé lui-même, et se trouvèrent de son avis, lequel était au fond celui de Colbert. Claude Perrault fut nommé architecte du roi; Colbert fit appeler Mattia Rossi, l'élève du Bernin, que celui-ci avait laissé à Paris pour surveiller les travaux : « Votre maître, lui dit-il, nous a pris pour de grands sots. » Et il le congédia, mais non, il est juste de le dire, sans gratification.

Louis XIV ne voulut point rompre si brusquement avec un homme comme le statuaire et paraître avoir retiré son estime au Bernin pour des divergences de vues entre Colbert et lui. Il lui commanda sa statue équestre, que vous pouvez voir encore aujourd'hui à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, et que tous les guides vous diront être l'œuvre d'un seigneur de la cour, un certain chevalier Merlin; le Bernin n'a donc pas laissé en France de nom aussi populaire qu'en Italie. Avec la France, en effet, il ne fut pas heureux. Cette statue équestre, son plus mauvais ouvrage, parut si peu flatteuse au grand roi, qu'il ordonna secrètement d'en changer la tête, et qu'elle fut remplacée par une tête de Marcus Curtius, d'après Girardon. De retour à Rome, le Cavalier cependant fut amplement dédommagé de tous les déboires qu'il avait essuyés chez nous. Clément IX régnait : Bernin rentra en triomphateur dans la cour pontificale. Durant le règne de Clément, il ne quitta presque pas le Vatican; il veillait souvent auprès du pape, qui se mourait d'avoir perdu le sommeil, et il parvint même à le lui rendre, à force d'ingénieuses combinaisons, en faisant couler sous ses fenêtres une fontaine dont le murmure ne manquait jamais de l'assoupir. Clément X fut exalté après Clément IX. A soixante-dix ans, le Bernin, sur l'ordre du saint père, éleva le tombeau d'Alexandre VII; il fit les grandes figures qui ornent le pont Saint-Ange; l'assurance de sa main et de son ciseau était la même; jamais son exécution n'avait semblé plus habile.

Il avait entrepris pour la reine de Suède un bas-relief et un Christ; mais cette reine descendue du trône n'était point assez riche pour payer d'aussi grands travaux : le Christ demeura dans l'atelier du statuaire, qui, sachant le grand chagrin qu'en avait la reine, le lui légua gracieusement à sa mort. Malgré tous ces beaux travaux, vers la fin de sa vie, surtout depuis son voyage en France, le grand homme était devenu morose et anxieux; il craignait peut-être d'assister à la chute de sa réputation, et il ne pouvait supporter la critique. Il avait quatre-vingts ans, lorsqu'il fut pris d'un violent catarrhe, qui amena rapidement chez lui l'amaigrissement et la faiblesse. Un de ses bras se paralysa tout à coup : « Il est bien temps qu'il se repose, » dit-il gaiement. Il avait recouvré aux approches de la mort toute sa sérénité, et il s'éteignit lentement au milieu de sa famille, de ses illustres amis, les nobles et les cardinaux romains, et des ambassadeurs de France, de Suède et d'Angleterre. Ses funérailles furent entourées d'une pompe extraordinaire, et le pape Innocent XI ordonna que ses dépouilles fussent portées à Sainte-Marie-Majeure, où elles restèrent sans monument. — Le Bernin laissait à sa famille la somme énorme de cinq à six millions et une statue de la Vérité; grand enseignement sans doute pour ses enfants. Il lé-



guait à Innocent XI un tableau de sa main, car lui aussi, comme tant d'autres artistes italiens, il avait été peintre.

La fortune gâta dans le Bernin une grande nature. Génie fougueux et grandiose, il ne manqua que de sagesse : ce don, qui sert à mettre en équilibre toutes les

autres qualités d'un artiste, est la première qualité de toutes; avec elle, le Bernin aurait dépassé peut-être tous les sculpteurs italiens; un seul serait toujours resté au-dessus de lui : *Michel-Ange*.

H. P. PERRET.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846*, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Deuxième article.)

Nous avons promis à nos lectrices de les introduire, à la suite de MM. Huc et Gabet, dans une des lamaserie tartares, où peut-être jamais, avant les deux missionnaires, nul Européen n'avait pénétré.

« Les lamaserie qu'on voit en Tartarie sont toutes construites en briques ou en pierres. Les lamas les plus pauvres seulement s'y bâtissent des habitations en terre, mais toujours si bien blanchies avec de la chaux, qu'elles ne contrastent nullement avec les autres demeures. Les temples sont en général édifiés avec beaucoup de solidité et avec assez d'élégance; cependant ils paraissent toujours écrasés, étant trop bas eu égard à leur développement. Aux environs de la lamaserie, on voit s'élever avec profusion et sans ordre des tours ou des pyramides grêles et élancées, reposant le plus souvent sur des bases larges, et peu en rapport avec la maigreur des constructions qu'elles supportent. Il serait difficile de dire à quel ordre d'architecture connue peuvent se rattacher les temples bouddhiques de la Tartarie. C'est toujours un bizarre système de baldaquins monstrueux, de péristyles à colonnes torsées, et d'interminables gradins. A l'opposé de la grande porte est une espèce d'autel en bois ou en pierre, affectant ordinairement la forme d'un cône renversé; c'est là-dessus que trônent les idoles. Rarement elles sont debout; on les voit presque toujours assises les jambes croisées. Ces idoles sont de stature colossale, mais leurs figures sont belles et régulières; à part la longueur démesurée des oreilles, elles appartiennent au type caucasien; elles n'ont rien de ces physionomies monstrueuses et diaboliques des *Pou-Ssa* chinois.

» Sur le devant de la grande idole, et de niveau avec l'autel qu'elle occupe, est un siège doré où se place le fô-vivant, grand lama de la lamaserie... Quand l'heure des prières est arrivée, un lama, qui a pour office d'appeler au chœur les hôtes du couvent, va se placer devant la grande porte du temple, et souffle de toute la force de ses poumons dans une conque marine, en regardant tour à tour les quatre points cardinaux. Le bruit sonore de cet instrument, qui peut aisément se faire entendre à une lieue de distance, va avertir au loin les lamas que la règle appelle à la prière. Chacun alors prend le manteau et le chapeau des cérémonies, et on va se réunir dans la grande cour intérieure. Quand le moment est arrivé, la conque marine résonne, la grande porte s'ouvre, et le fô-vivant fait son entrée dans le temple. Après qu'il s'est assis sur

l'autel, tous les lamas déposent au vestibule leurs bottes rouges, et s'avancent pieds nus et en silence. A mesure qu'ils entrent, ils adorent le fô-vivant par trois prostrations; puis ils vont se placer sur le divan, chacun au rang de sa dignité. Ils sont assis les jambes croisées, toujours placés en chœur, c'est-à-dire face à face.

» Aussitôt que le maître des cérémonies a donné le signal en agitant une clochette, chacun murmure à voix basse comme des actes préparatoires, tout en déroulant sur ses genoux le formulaire des prières marquées par la rubrique. Après cette courte récitation, vient un instant de profond silence. La cloche s'agite de nouveau, et alors commence une psalmodie à deux chœurs, sur un ton grave et mélodieux. Quelquefois, à de certains repos marqués par la rubrique, les lamas exécutent une musique qui est peu en rapport avec la mélodieuse gravité de la psalmodie. C'est un bruit confus et étourdissant de cloches, de cymbales, de tambourins, de conques marines, de trompettes, de sifflets, etc., etc. Chaque musicien joue de son instrument avec une espèce de furie. C'est à qui produira le plus de bruit.

» L'intérieur du temple est ordinairement encombré d'ornements, de statuettes et de tableaux ayant rapport à la vie de Boudha et aux diverses transmigrations des lamas les plus fameux. Des vases en cuivre, brillants comme de l'or, de la grosseur et de la forme d'une tasse à thé, sont placés en grand nombre sur divers degrés, en amphithéâtre, devant les idoles. C'est dans ces vases qu'on fait de perpétuelles offrandes de lait, de beurre, de vin mongol et de petit millet. Les extrémités de chaque gradin sont terminées par des cassolettes où brûlent incessamment les plantes aromatiques recueillies sur les montagnes saintes du Thibet. De riches étoffes en soie, chargées de clinquant et de broderie d'or, forment, sur la tête des idoles, comme de grands pavillons, d'où pendent des banderoles, et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

» Les lamas sont les seuls artistes mis à contribution pour les ornements et le décor des temples. Les peintures sont répandues partout, mais elles sont presque toujours en dehors du goût et des principes généralement admis en Europe. Le bizarre et le monstrueux y dominent; et les personnages, à l'exception de Boudha, ont le plus souvent un aspect monstrueux et satanique. Les habits ne semblent jamais avoir été faits pour les individus qui en sont affublés. On dirait que les membres cachés sous ces draperies sont cassés et disloqués.

» Les paysages sont, en général, mieux rendus que les sujets dramatiques. Les fleurs, les oiseaux, les arbres, les animaux mythologiques, tout cela est exprimé



avec vérité et de manière à plaire aux yeux. Les couleurs sont surtout d'une vivacité et d'une fraîcheur étonnantes... Les lamas sont, de beaucoup, meilleurs sculpteurs que peintres. Aussi ne ménagent-ils pas les sculptures dans leurs temples. Elles y sont répandues quelquefois avec une profusion qui peut, il est vrai, attester la fécondité de leur ciseau, mais qui ne fait pas l'éloge de leur bon goût.

» D'abord, tout autour du temple, ce sont des tigres, des lions, des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes en pierre bordant les degrés qui conduisent à la porte d'entrée sont presque toujours taillées, ciselées et ornées de mille figurines bizarres, représentant des oiseaux, des reptiles ou des animaux imaginaires. Dans l'intérieur du temple, on ne voit de tous côtés que reliefs, tantôt en bois, tantôt en pierre, mais toujours exécutés avec une hardiesse et une vérité admirables.

» Le talent des lamas sculpteurs éclate surtout pendant la célèbre *fête des Fleurs*, qui a lieu dans toutes les lamaserie, et qui attire un nombre prodigieux de pèlerins. Ces *fleurs* consistent en représentations profanes et religieuses, où tous les peuples asiatiques paraissent avec leur physionomie propre et le costume qui les distingue. Personnages, vêtements, paysages, décorations, tout est représenté en *beurre frais*. Trois mois sont employés à faire les préparatifs de ce singulier spectacle. Vingt lamas, choisis parmi les artistes les plus célèbres de la lamaserie, sont journellement occupés à travailler le beurre, en tenant toujours les mains dans l'eau, de peur que la chaleur des doigts ne déforme l'ouvrage. Comme ces travaux se font en grande partie pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver, ces artistes ont de grandes souffrances à endurer. D'abord, ils commencent par bien brasser et pétrir le beurre dans l'eau, afin de le rendre ferme. Quand la matière est suffisamment préparée, chacun s'occupe de façonner les diverses parties qui lui ont été confiées. Tous ces ouvriers travaillent sous la direction d'un chef, qui a fourni le plan des fleurs de l'année et qui préside à leur exécution. Les ouvrages étant terminés, on les livre à une autre compagnie d'artistes, chargés d'y apposer les couleurs, toujours sous la direction du même chef. Un musée tout en beurre nous paraissait une chose assez curieuse pour qu'il nous tardât d'arriver au quinze de la lune...

» La vue des fleurs nous saisit d'étonnement. Jamais nous n'aurions pensé qu'au milieu de ces déserts et parmi des peuples à moitié sauvages, il pût se rencontrer des artistes d'un aussi grand mérite. Les peintures et les sculptures que nous avions vues dans diverses lamaserie étaient loin de nous faire soupçonner tout le fini que nous eûmes à admirer dans ces ouvrages en beurre. Les *fleurs* étaient des bas-reliefs de proportions colossales, représentant divers sujets tirés de l'histoire du bouddhisme. Tous les personnages avaient une vérité d'expression qui nous étonnait. Les figures étaient vivantes et animées, les poses naturelles, les costumes portés avec grâce et sans la moindre gêne. On pouvait distinguer au premier coup d'œil la nature et la qualité des étoffes. Les costumes en pelletterie étaient surtout admirables. Les peaux de mouton, de tigre, de renard, de loup et de divers animaux étaient si bien représentées, qu'on était tenté d'aller les toucher de la main pour s'assurer si elles n'étaient pas véritables. Dans tous les bas-reliefs, il était facile de reconnaître Boudha. Sa

figure pleine de noblesse et de majesté appartenait au type caucasien; elle était conforme aux traditions bouddhiques, qui prétendent que Boudha, originaire du ciel d'Occident, avait la figure blanche et légèrement colorée de rouge, les yeux largement fendus, le nez grand, les cheveux longs, ondoiyants et doux au toucher. Les autres personnages avaient tous le type mongol, avec les nuances tibétaine, chinoise, tartare et *si-fan*. En ne considérant que les traits du visage, et abstraction faite du costume, on pouvait les distinguer facilement les uns des autres. Nous remarquâmes quelques têtes d'Hindous et de nègres, très-bien représentées. Ces dernières excitaient la curiosité des spectateurs. Ces bas-reliefs grandioses étaient encadrés par des décorations représentant des animaux, des oiseaux et des fleurs; tout cela était en beurre, et admirable par la délicatesse des formes et du coloris.

» Sur le chemin qui conduisait d'un temple à l'autre, on rencontrait, de distance en distance, de petits bas-reliefs, où étaient représentés, en miniature, des batailles, des chasses, des scènes de la vie nomade, et des vues des lamaserie les plus célèbres du Thibet et de la Tartarie. Enfin, sur le devant du principal temple, était un théâtre, dont personnages et décorations, tout était en beurre. Les personnages n'avaient pas plus d'un pied de haut; ils représentaient une communauté de lamas se rendant au chœur pour la récitation des prières. D'abord, on n'apercevait rien sur le théâtre. Quand le son de la conque marine se faisait entendre, on voyait sortir de deux portes latérales deux files de petits lamas, puis venaient les supérieurs avec leurs habits de cérémonie. Après être restés un instant immobiles sur le théâtre, ils rentraient dans les coulisses, et la représentation était finie. Ce spectacle excitait l'enthousiasme de tout le monde. Pour nous, qui avions vu autre chose en fait de mécanisme, nous trouvions assez plats ces petits bonshommes, qui arrivaient sans remuer les jambes, et s'en retournaient de la même façon. Une seule représentation nous suffit, et nous allâmes admirer les bas-reliefs.

» Pendant que nous étions occupés à examiner des groupes de diables, aussi grotesques, pour le moins, que ceux de Callot, nous entendîmes retentir, tout à coup, le bruit immense d'un grand nombre de trompettes et de conques marines. On nous dit que le grand lama sortait de son sanctuaire pour aller visiter les fleurs. Nous ne demandâmes pas mieux: le grand lama de Kounbourn était pour nous chose curieuse à voir. Il arriva bientôt à l'endroit où nous étions arrêtés. Ce Boudha vivant nous parut âgé, tout au plus, d'une quarantaine d'années; il était de taille ordinaire, d'une physionomie commune et plate, et d'un teint fortement basané. Il jetait en allant un coup d'œil maussade sur les bas-reliefs qui se trouvaient sur son passage. En regardant les belles figures de Boudha, il devait sans doute se dire qu'à force de transmigrations, il avait singulièrement dégénéré de son type primitif. Si la personne du grand lama nous frappa peu, il n'en fut pas ainsi de son costume, qui était rigoureusement celui de nos évêques; il portait sur sa tête une mitre jaune; un long bâton en forme de crosse était dans sa main droite; ses épaules étaient recouvertes d'un manteau en taffetas violet, retenu sur la poitrine par une agrafe, et semblable en tout à une chape. Dans la suite, nous aurons à signaler de



nombreux rapports entre le culte catholique et les cérémonies lamaïques.

» Les spectateurs paraissent se préoccuper peu de leur Boudha vivant, ils regardaient plus volontiers les Boudhas de heurre, qui, au fait, étaient bien plus jolis. Quand le grand lama eut fini sa tournée, il rentra dans son sanctuaire, et alors ce fut pour tout le monde comme le signal de s'abandonner sans réserve aux transports de la joie la plus folle. On chantait à perdre haleine, on dansait des farandoles; on se heurtait, on se culbutait, on poussait des cris, des hurlements à épouvanter les déserts; on eût dit que tous ces peuples divers étaient tombés dans le délire... Le lendemain, quand le soleil se leva, il ne restait plus aucune trace de la grande fête des fleurs. Tout avait disparu : les bas-reliefs avaient été démolis, et cette immense quantité de heurre avait été jetée au fond du ravin pour servir de pâture aux corbeaux. Ces travaux grandioses où l'on avait employé tant de peine, dépensé tant de temps, et l'on peut dire aussi tant de génie, n'avaient servi qu'au spectacle d'une seule nuit. Chaque année on fait des fleurs nouvelles, et sur un plan nouveau.

» Avec les fleurs disparurent aussi les pèlerins. Déjà le matin, on les voyait gravir à pas lents les sentiers sinueux de la montagne, et s'en retourner tristement dans leurs sauvages contrées; ils s'en allaient tous, la tête baissée et en silence; car le cœur de l'homme peut porter si peu de joie en ce monde, que le lendemain d'une bruyante fête est ordinairement un jour d'amertume et de mélancolie. »

Les missionnaires, qui sont persécutés en Chine, et toujours sous le coup d'une menace de mort, avaient été reçus avec une hospitalité fraternelle par les bons peuples de la Tartarie et du Thibet. La lamaserie de Kounboun leur avait offert un asile, et quoiqu'on connût le but de leur mission, on les traitait cependant avec une douceur qui ne se démentit pas.

Voici comment M. Huc raconte son arrivée et celle de son compagnon à Kounboun, ville lamaïque fameuse, située dans la contrée d'Amdo :

« A un li de distance de la lamaserie, nous rencontrâmes quatre lamas qui venaient au-devant de nous. Leur costume religieux, l'écharpe rouge dont ils étaient enveloppés, leur bonnet jaune en forme de mitre, leur modestie, leurs paroles graves et articulées à voix basse, tout cela nous fit une singulière impression; nous ressentions comme un parfum de la vie religieuse et cénobitique. Il était plus de neuf heures du soir quand nous atteignîmes les premières habitations de la lamaserie. Afin de ne pas troubler le silence profond qui régnait de toutes parts, les lamas firent arrêter un instant le voiturier, et remplirent de paille l'intérieur des clochettes qui étaient suspendues au collier des chevaux. Nous avançâmes ensuite à pas lents, sans proférer une parole, dans les rues calmes et désertes de cette grande cité lamaïque. La lune s'était déjà couchée; cependant le ciel était si pur, les étoiles étaient si brillantes, que nous pouvions aisément distinguer les nombreuses maisonnettes des lamas, répandues sur les flancs de la montagne, et les formes grandioses et bizarres des temples bouddhiques, qui se dessinaient dans les airs comme de gigantesques fantômes. Ce qui nous frappait le plus, c'était ce silence majestueux et solennel qui régnait dans tous les quartiers de la lamaserie; il n'était interrompu que par les aboiements entrecoupés de quelques chiens mal endor-

mis, ou par le son mélancolique et sourd d'une conque marine, qui marquait, par intervalles, les veilles de la nuit; on eût cru entendre le chant lugubre de l'orfraie. Enfin, nous arrivâmes à la petite maison où logeait Sandara (1). Comme il était trop tard pour aller chercher une habitation qui pût nous convenir, notre pédagogue nous céda son étroite cellule, et alla chercher un gîte dans une maison voisine. Les lamas qui nous avaient accompagnés ne se retirèrent qu'après nous avoir préparé du thé au lait, et nous avoir servi un grand plat de viande de mouton, du beurre frais et quelques petits pains d'un goût exquis. Nous soupâmes d'un excellent appétit, car nous étions fatigués, et de plus nous éprouvions au fond du cœur un contentement dont nous ne pouvions nous rendre compte.

» Pendant la nuit, nous essayâmes vainement de dormir; le sommeil ne vint pas. Nous étions préoccupés de notre position, qui devenait de plus en plus étrange. C'était à ne pas y croire. Cette contrée d'Amdo, pays inconnu en Europe, cette grande lamaserie de Kounboun, si fameuse et si renommée parmi les bouddhistes, ces mœurs de couvent, cette cellule de lama où nous étions couchés, tout cela nous tournait dans la tête comme les formes vagues et insaisissables d'un songe. Nous passâmes la nuit à faire des plans.

» Aussitôt que le jour commença à poindre, nous fûmes sur pied. Autour de nous, tout était encore dans le silence. Nous fîmes notre prière du matin, le cœur plein de sentiments qui jusqu'alors nous avaient été inconnus. C'était un mélange de bonheur et de fierté, de ce qu'il nous était donné de pouvoir invoquer le vrai Dieu dans cette fameuse lamaserie consacrée à un culte menteur et impie. Il nous semblait que nous venions de conquérir à la foi de Jésus-Christ le bouddhisme tout entier.

» Sandara ne tarda point à paraître. Il nous servit du thé, des raisins secs et des gâteaux frits au beurre. Pendant que nous étions occupés à déjeuner, il ouvrit une petite armoire et en tira un plat de bois proprement vernissé, et où des dorures et des fleurs se dessinaient sur un fond rouge. Après l'avoir bien nettoyé avec un coin de son écharpe, il étendit dessus une large feuille de papier rose; puis, sur le papier, il arrangea symétriquement quatre belles poires qu'il nous avait fait acheter à Tang-Keou-Eul. Le tout fut recouvert d'un mouchoir en soie, de forme oblongue, et qu'on nomme *khata*. C'était avec cela, nous dit-il, que nous devions aller emprunter une maison.

» Le *khata*, ou *écharpe de bonheur*, joue un si grand rôle dans les mœurs thibétaines, qu'il est bon d'en dire quelques mots. Le *khata* est une pièce de soie dont la finesse approche de celle de la gaze. Sa couleur est d'un blanc un peu azuré. Sa longueur est à peu près le double de sa largeur; les deux extrémités se terminent ordinairement en frange. Il y a des *khata*s de toute grandeur et de tout prix, car c'est un objet dont les pauvres, pas plus que les riches, ne peuvent se passer. Jamais personne ne marche sans en avoir une petite provision. Quand on va faire une visite d'étiquette, quand on veut demander à quelqu'un un service, ou l'en remercier, on commence par déployer d'abord un *khata*; on le prend entre les deux mains et on l'offre à la personne qu'on vient honorer. Si deux amis qui ne se sont pas vus depuis quelque temps viennent par

(1) Sandara était le professeur de langue thibétaine des deux missionnaires.



hasard à se rencontrer, leur premier soin est de s'offrir un *khata*. Cela se fait avec autant d'empressement et aussi lestement qu'en Europe lorsqu'on se touche la main. Il est d'usage aussi, lorsqu'on s'écrit, de plier dans les lettres un petit *khata*. On ne saurait croire combien les Thibétains, les Si-Fan, les Houng-Mao-Eul et tous les peuples qui habitent vers l'Occident de la mer Bleue, attachent d'importance à la cérémonie du *khata*. Pour eux, c'est l'expression la plus pure et la plus sincère de tous les nobles sentiments. Les plus belles paroles, les présents les plus magnifiques ne sont rien sans le *khata*. Avec lui, au contraire, les objets les plus communs acquièrent une immense valeur. Si on vient vous demander une grâce le *khata* à la main, il est impossible de la refuser, à moins d'afficher le mépris de toutes les convenances.

» Quand nous eûmes terminé notre modeste déjeuner, nous sortîmes pour aller emprunter un logement. Sandara le Barbu nous précédait, portant gravement entre ses deux mains le fameux plat de quatre poires. Enfin, nous entrâmes dans une maison. Le maître était dans la cour, occupé à étendre du fumier de cheval. Nous ayant aperçus, il s'enveloppa promptement de son écharpe, et rentra dans sa cellule. Nous l'y suivîmes, et Sandara lui offrit le *khata* et le plat de poires, accompagnant le tout d'une harangue en thibétain oriental, dont nous ne comprîmes pas un seul mot. Pendant ce temps, nous nous tenions modestes et recueillis, comme de pauvres malheureux qui n'ont pas même la capacité de solliciter eux-mêmes une faveur. Le lama nous fit asseoir sur un tapis, nous offrit une tasse de thé au lait, et nous dit en langue mongole qu'il était heureux que des étrangers venus d'aussi loin, que des lamas du ciel d'Occident, eussent daigné jeter leurs regards sur sa chétive habitation. S'il eût compris le français, c'eût été le cas de répondre : « Monsieur, il n'y a pas de quoi!... » Mais comme il fallait parler mongol, nous lui dîmes qu'en effet nous venions de bien loin, que cependant on retrouvait, en quelque sorte, sa patrie quand on avait le bonheur de rencontrer une hospitalité comme la sienne. Après avoir pris une tasse de thé, et causé un instant de la France, de Rome, du pape et des cardinaux, nous nous levâmes pour aller visiter la demeure qui nous était destinée. Pour de pauvres nomades comme nous, c'était magnifique. On nous octroyait une vaste chambre avec un grand *kang*, puis une cuisine séparée, avec fourneaux, marmites, et quelques ustensiles; enfin une écurie pour le cheval et le mulet. Il y avait vraiment de quoi en pleurer de joie. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas à notre disposition un autre *khata*, afin de remercier immédiatement cet excellent lama.

» Qu'il est puissant l'empire de la religion sur le cœur de l'homme, même lorsque cette religion est fausse et ignominieuse de son véritable objet! Quelle différence entre ces lamas, si généreux, si hospitaliers, si fraternels envers des étrangers, et les Chinois, ce peuple de marchands, au cœur sec et cupide, qui vendent au voyageur jusqu'à un verre d'eau froide! En voyant l'accueil qu'on nous faisait dans la lamaserie de Kounboun, nos souvenirs se reportèrent involontairement sur ces couvents élevés par l'hospitalité de nos religieux ancêtres, et qui étaient autrefois comme autant d'hôtelleries, où les voyageurs et les pauvres trouvaient toujours le soulagement du corps et les consolations de l'âme.

» Au bout de quelque temps, nous commençâmes à faire dans la lamaserie une certaine sensation; on s'entretenait beaucoup des deux lamas de Jéhovah et de la nouvelle doctrine qu'ils enseignaient. On disait que jamais on ne nous voyait nous prosterner devant Boudha; que nous récitâmes trois fois par jour des prières qui n'étaient pas thibétaines; que nous avions un langage particulier que personne n'entendait, mais qu'avec les autres, nous parlions tartare, chinois, et un peu thibétain. Il n'en fallait pas tant pour piquer la curiosité du public lamaïque. Tous les jours nous avions des visiteurs, et la conversation ne roulait jamais que sur des questions religieuses. Les lamas nous paraissaient tous sincèrement religieux et pleins de bonne foi; il y en avait même plusieurs qui attachaient une grande importance à la connaissance et à l'étude de la vérité; ils venaient souvent nous prier de les instruire de notre sainte religion.

» Nous avions adopté un mode d'enseignement tout à fait historique, ayant soin d'en bannir tout ce qui pouvait ressembler à la dispute et à l'esprit de contention; nous leur donnions un exposé simple et concis de la religion, leur laissant à eux-mêmes le soin d'en tirer des conclusions contre le bouddhisme. L'enchaînement qu'ils remarquaient dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament était pour eux une démonstration.

» Parmi nos disciples se trouvait un jeune lama, qui semblait plein de respect pour les vérités que nous lui annonçons, mais son caractère timide et irrésolu l'empêchait de renoncer franchement au bouddhisme. Il avait la prétention d'être tout à la fois bon chrétien et fervent bouddhiste; dans ses prières, il invoquait tour à tour Tsong-Kaba et Jéhovah; il poussait la simplicité jusqu'à nous inviter à prendre part à ses pratiques religieuses.

» Un jour il nous proposa pour le lendemain une partie de dévotion en faveur des voyageurs du monde entier. « Nous ne connaissons pas cette dévotion, lui dîmes-nous; si tu voulais nous donner quelques explications? — Voici : on sait qu'il y a souvent des voyageurs qui se trouvent sur des chemins pénibles et difficiles; quelquefois ces voyageurs sont de saints lamas qui font pèlerinage; or, il arrive fréquemment qu'ils ne peuvent continuer leur route, parce qu'ils sont épuisés de fatigue; dans ce cas, nous allons à leur secours en leur envoyant des chevaux. — Oh! nous écriâmes-nous, cette pratique est bien belle, elle est très-conforme aux préceptes de la charité chrétienne; mais considère que nous, pauvres voyageurs, nous ne sommes pas actuellement en position de prendre part à cette bonne œuvre; tu sais que nous ne possédons qu'un cheval et un petit mulet, que nous devons faire reposer, afin de nous en servir pour notre voyage du Thibet. — Tsong-Kaba!... s'écria le lama; puis il frappa ses mains l'une contre l'autre en signe de jubilation, et s'abandonna à un rire inextinguible. — Qu'as-tu donc à rire? Ce que nous te disons, c'est la vérité : nous n'avons qu'un cheval et un petit mulet. » Quand le débordement de son hilarité fut un peu passé : « Ce n'est pas cela, nous dit-il, vous n'avez pas compris notre pratique de dévotion. Ce que nous envoyons aux voyageurs, ce sont des chevaux de papier... » Et en disant ces mots, il courut dans sa cellule. C'eût été le cas de rire à notre tour, en apprenant que la charité des bouddhistes consistait à donner aux voyageurs des chevaux en papier. Mais nous conser-



vâmes notre gravité; car nous avions pris pour règle de ne tourner jamais en ridicule les pratiques des lamas. Un instant après il reparut, tenant dans ses mains quelques morceaux de papier, sur chacun desquels était imprimé l'image d'un cheval sellé, bridé et allant ventre à terre. « Voilà, nous dit le lama, les chevaux que nous envoyons aux voyageurs. Demain nous monterons sur une haute montagne, à trente lis de la lamaserie, nous passerons la journée à réciter des prières et à envoyer des chevaux. — Quel moyen employez-vous pour les envoyer aux voyageurs? — Un moyen fort simple. Après certaines formules de prières, nous prenons un paquet de chevaux que nous lançons en l'air; le vent les emporte; par la puissance de Bouddha, ils sont changés en véritables chevaux et présentés aux voyageurs. » Nous dîmes sincèrement à notre cher voisin ce que nous pensions de cette pratique, et nous lui exposâmes les motifs qui nous empêchaient d'y prendre part. Il parut goûter fort tout ce que nous lui dîmes; mais cela ne l'empêcha pas de passer une grande partie de la nuit à fabriquer, par voie d'impression, une quantité prodigieuse de chevaux.

» Le lendemain, avant que le jour parût, il se mit en route avec quelques confrères, pleins de dévouement comme lui pour les pauvres voyageurs. Il revint vers le soir, tout transi de froid et brisé de fatigue. Nous l'invitâmes à se reposer un instant dans notre cellule; nous lui servîmes du thé au lait et quelques pains frittés au beurre. « La journée a été terrible, nous dit-il. — Oui, le vent a soufflé de ce côté-ci avec assez de violence. — Je crois pourtant que ce n'était rien en comparaison de ce que nous avons ressenti sur le sommet de la montagne; la tente, la marmite, tout a été emporté dans un tourbillon; nous avons été obligés de nous coucher à plat ventre pour n'être pas nous-mêmes enlevés. — C'est bien fâcheux que vous ayez perdu votre tente et votre marmite. — C'est vrai, c'est un malheur. Cependant il faut avouer que le temps était très-favorable pour envoyer des chevaux aux voyageurs. Quand nous avons vu qu'il allait tomber de la neige, nous les avons fait partir en masse, et le vent les a emportés vers les quatre parties du monde. Si nous avions attendu plus tard, la neige les aurait mouillés, et ils seraient restés collés sur les flancs de la montagne. » Au bout du compte, cet excellent jeune homme n'était pas si mécontent de sa journée. »

Les règlements de la lamaserie ne permettaient pas aux étrangers d'y résider plus de trois mois; les missionnaires furent donc obligés de quitter Kounboun, et en attendant le passage de la grande caravane, qui devait les conduire au cœur du Thibet, ils reprirent la vie sous la tente et les habitudes pastorales des peuples tartares. Ces peuples nomades par excellence ne connaissent, pour ainsi dire, de villes et d'édifices que les cités lamaïques et les édifices consacrés au culte de Bouddha.

Les missionnaires continuèrent sous la tente leur courageux apostolat; ils semaient autour d'eux le bon grain, qui, sans doute, ne sera pas perdu pour l'éternité. Mais ils désiraient ardemment visiter les cités saintes du Thibet, et nous les suivrons, dans un dernier article, à Lla-Ssa, métropole du monde bouddhi-

que, célébrité de l'Asie, presque inconnue en Europe.

Nous espérons que ce dernier extrait sera favorablement accueilli par nos lectrices, qu'il ont pu juger de l'intérêt soutenu que renferme le spirituel livre de M. Huc. Aux esprits frivoles, ce récit de voyage présente une variété et un amusement extrêmes; aux penseurs et aux chrétiens, le simple tableau de tant de sacrifices et de tant de courage offre un sujet toujours nouveau d'admiration pour la foi qui anime cet héroïsme et inspire cette humilité. E. R.

—

*Album de Broderie religieuse*, publié d'après les dessins du P. Arthur Martin, membre de la commission des Arts et Edifices religieux, par H. Ménage. Au bureau de l'*Album*, rue d'Enfer, 5.

Parmi nos lectrices, il en est sans doute un grand nombre qui consacrent à la décoration des saints autels quelques heures de leur temps et quelques produits de leur aiguille industrieuse. Mais ce n'est pas le tout que d'avoir la patience et l'adresse qui créent les petits chefs-d'œuvre féminins, il faut, lorsqu'on veut contribuer à la splendeur de la maison de Dieu, suivre les règles d'un goût épuré et sévère. Les vêtements sacerdotaux, les ornements et les broderies des autels ne peuvent être sujets aux caprices hétérodoxes de la mode, et tel dessin qui, employé à la décoration d'un salon, sera une merveille de grâce et de fantaisie, deviendrait ridicule et presque inconvenant s'il était reproduit sur des ornements religieux. Pourrait-on broder une chasuble en style *Pompadour* et décorer une pale dans le genre *rococo*? Ne faut-il pas harmoniser avec l'architecture chrétienne, d'un caractère si spécial, tous les objets qui servent à la célébration des saints mystères et à la splendeur du lieu saint? C'est pour arriver à ce but, pour donner à nos gothiques cathédrales des ornements dignes d'elles, qu'un des plus savants archéologues de France, l'artiste érudit qui a reproduit et commenté les magnifiques vitraux de la cathédrale de Bourges, le P. Arthur Martin, n'a pas dédaigné d'employer ses studieux loisirs à créer des dessins de broderie, destinés à l'ornementation des autels. Il a emprunté au style roman, au style gothique, au style de la renaissance même, leurs plus heureux motifs, et il a produit des chefs-d'œuvre de goût, de convenance et de richesse. Nous citerons surtout des dessins d'aubes, destinés à être brodés sur tulle, et une chasuble, exécutée par madame la princesse Charles de Beauveau, pour l'église de la Madeleine, qui égale en magnificence ces tissus antiques que l'on admire encore dans les trésors des églises, non spoliés par les révolutions, entre autres à Tournay et à Aix-la-Chapelle.

Envisagée ainsi, la vulgaire broderie s'élève à la hauteur d'un art et rivalise avec la peinture, par la pureté des lignes et l'éclat des couleurs. Nous désirerions que l'*Album de Broderie religieuse* aidât à populariser parmi nos lectrices ce noble travail auquel les reines, les princesses et les grandes dames de France ont toujours aimé à consacrer leurs talents et leurs pieux loisirs. Elles liront avec fruit le texte placé à la tête de l'*Album*, et dans lequel nous avons cru reconnaître une plume aussi savante que chrétienne.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### DER ALPENJAGER.

Willst du nicht das Lämmlein hülen ?  
Lämmlein ist so fromm und sanft,  
Nährt sich von des Grases Blüthen,  
Spielend auf des Baches Ranft.  
« Mutter, Mutter, lass mich gehen  
Jagen nach des Berges Höhen ! »

Willst du nicht die Heerde locken  
Mit des Hornes munterm Klang ?  
Lieblich tönt der Schall des Glocken  
In des Waldes Lustgesang.  
« Mutter, Mutter, lass mich gehen,  
Schweifen auf den wilden Höhen ! »

Willst du nicht der Blümlein warten,  
Die im Beete freundlich stehn ?  
Draussen ladet dich kein Garten :  
Wild ist's auf den wilden Höhen !  
« Las die Blümlein, lass sie blühen !  
Mutter, Mutter, lass mich ziehen ! »

Und der Knabe ging zu jagen,  
Und es treibt und reist ihn fort,  
Rastlos fort mit blindem Wagen  
An des Berges finstern Ort ;  
Vor ihm her mit Windesschnelle  
Flicht die zitternde Gazelle.

Auf der Felsen nackte Rippen  
Klettert sie mit leichtem schwung,  
Durch den Kiss geborstner klippen  
Trägt sie der gewagte sprung ;  
Aber hinter ihr verwogen  
Folgt er mit dem Todesbogen.

Jetzt auf den schroffen Zinken  
Hängt sie, auf dem höchsten Grat,  
Wo die Felsen jäh versinken,  
Und verschwunden ist der Pfad.  
Unter sich die steile Höhe,  
Hinter sich des Feindes nahe.

Mit des Jammers stummen Blicken  
Fleht sie zu dem harten Mann,  
Fleht umsonst, denn loszudrücken,  
Legt er schon den Bogen an ;  
Plötzlich aus der Felsenspatte  
Tritt der Geist, der Bergesalte.

Und mit seinen Götterhänden  
Schützt er das gequälte Thier.  
« Musst du Tod und Jammer senden, »  
Ruft er, » bis herauf zu mir ?  
Raum für alle hat die Erde ;  
Was verfolgst du meine Heerde ? »

SCHILLER.

### LE CHASSEUR DES ALPES.

« Ne veux-tu pas paitre le jeune agneau ?  
L'agneau est si doux, si paisible,  
Se nourrit des fleurs du gazon,  
Jouant sur le bord du ruisseau !  
— Ma mère, ma mère, laisse-moi partir  
Pour chasser sur les hauteurs de la montagne.

— Ne veux-tu pas attirer le troupeau  
Par le joyeux son du cor ?  
Le bruit des clochettes se mêle agréablement  
Au chant mélodieux du bocage.  
— Ma mère, ma mère, laisse-moi partir  
Pour errer sur les montagnes sauvages,

— Ne veux-tu pas soigner les jeunes fleurs  
Qui poussent si belles dans le parterre ?  
Dehors nul jardin ne t'invite.  
La montagne est sauvage et aride.  
— Laisse les fleurs, laisse-les fleurir !  
Ma mère, ma mère, laisse-moi partir. »

Et le jeune garçon s'en alla pour chasser ;  
Il est poussé, il est entraîné en avant,  
Toujours plus loin, avec une aveugle témérité,  
Jusqu'à l'endroit sombre de la montagne.  
Devant lui, rapide comme le vent,  
S'enfuit la gazelle tremblante.

Sur les flancs nus des rochers  
Elle grimpe d'un pas léger ;  
Au-dessus de l'abîme entr'ouvert  
Un saut hardi la porte ;  
Mais derrière elle audacieusement  
Il la poursuit avec son arc meurtrier.

La voilà suspendue sur les pointes escarpées,  
Sur la crête la plus élevée,  
Où les rochers descendent en précipice,  
Où tout sentier a disparu.  
Sous elle le gouffre rapide,  
Derrière elle la présence de l'ennemi.

Avec des regards d'une angoisse muette,  
Elle veut attendre cet homme barbare,  
En vain elle supplie, car pour lancer la flèche  
Il tend déjà son arc.  
Soudain de la fente du rocher  
S'avance le génie, le vieux de la montagne.

Et de ses mains divines  
Il protège l'animal aux abois.  
« Faut-il donc, s'écrie-t-il, que tu envoies  
La mort et la désolation jusque vers moi ?  
La terre a de la place pour tous ;  
Pourquoi poursuis-tu mon troupeau ? »

P.-A. MAGOT-GRETTON.

## LA VIE RÉELLE.

Couvent des Ursulines en L\*\*\*, 18...

Encore deux mois, et j'aurai fini mon éducation, je quitterai le couvent, je retournerai à la maison paternelle... j'aurai fini... et pourtant, la mère Angèle, qui ne parle que par sentences, ne nous répète-t-elle pas chaque jour : *L'éducation dure toute la vie!... Vivre,*

*c'est apprendre...?* Donc, je n'aurai pas fini, donc je commencerai à peine l'apprentissage de la vie... que me réserve-t-elle ?

Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,  
Quel destin m'est promis ? à quoi suis-je appelée ?



Quelquefois je voudrais évoquer l'avenir, lui demander ce qu'il me réserve de jours... plus sage, je m'en remets à la Providence, dont la douce main m'a menée depuis mon berceau jusqu'à ce jour, et qui saura me conduire au port tranquille où les chrétiens se reposent... O mon Dieu! ici, dans cet asile de notre jeunesse, nous vivons sous vos yeux comme d'innocents et paisibles enfants; plus tard, j'espère chercher toujours dans une vie pure, sinon heureuse, vos paternels regards... puisse-je ne jamais les craindre et toujours les désirer!

16 août 18...

Que la procession d'hier était douce à voir sous les marronniers du jardin, aux feux du soleil couchant qui faisait pleuvoir une poussière d'or sur la blanche statue de Marie et sur nos longs voiles flottants! La beauté serène du soir, les parfums des fleurs mêlés à ceux de l'encens, quelques voix d'oiseaux se confondant, merveilleuses et légères, avec le chant grave des hymnes saintes, l'attitude calme et recueillie des religieuses, l'union de toutes les âmes en une même pensée, faisaient de cette heure quelque chose de délicieux et qui semblait emprunté aux heures bénies de l'éternité. Bientôt nous serons dans le monde; nous irons quelquefois dans des fêtes; belles et bien parées, nous ne porterons plus le voile blanc et la couronne de roses des pensionnaires, des *cordons*, des *médaillies*, des *sages*, enfin nous serons de grandes personnes, mais je doute que nous soyons plus heureuses qu'hier au soir...

29 août.

Le moment du départ approche; les adieux sont faits; j'ai donné à mes compagnes, que je ne reverrai plus, quelques souvenirs, je les ai embrassées en pleurant; il faut partir et vous quitter, chère maison du bon Dieu, maison bénie où j'ai passé dix tranquilles années. Adieu aux bonnes religieuses, si douces pour nous, si sévères pour elles-mêmes! adieu à mes amies d'enfance, qui me communiquaient une si vive émulation pour le travail et qui ont partagé avec moi des instants de si folle gaieté, de si tranquille joie! adieu au jardin où nous ne danserons plus de rondes! adieu à la chapelle où j'ai fait ma première communion!... J'ai écrit quelques vers: c'est la dernière folie de pensionnaire que je commettrai:

Adieu, douce retraite, adieu, charmant séjour!  
Ici mes jeunes ans coulèrent sans nuage:  
Adieu, car loin de vous je m'en vais sans retour;  
Et triste en vous quittant, je pleure et crains l'orage.

Adieu, car désormais dans vos bosquets fleuris  
Je n'irai plus rêver à l'ombre du vieux chêne,  
En vain je chercherai mes rossignols chéris,  
Dont les chants cadencés faisaient passer ma peine.

Et vous, vous que j'aimais, adieu mes belles fleurs!  
Mes mains vous cultivaient, soignaient vos tiges frêles;  
Sans moi vous tomberez, mes compagnes, mes sœurs,  
Éprouvant du soleil les atteintes cruelles!

Adieu, sainte chapelle où je trouvais Jésus,  
Où tant de fois je vins puiser force et courage,  
Et chercher à dompter les défauts de mon âge!  
Adieu! car dans vos murs vous ne me verrez plus!

Adieu, mes folles sœurs, compagnes si rieuses  
Qui folâtriez gaîment quand je pleure et je pars...

Puissiez-vous plus que moi toujours être joyeuses,  
Et vivre encor longtemps loin de tous les regards!

Vous qui des anges saints imitez la tendresse,  
Vous qui jusqu'à ce jour conduisites mes pas  
En éloignant de moi les peines, la tristesse,  
Mères, je vais partir! ah! ne m'oubliez pas!

Adieu!

R..., septembre 18...

Que mes parents ont été bons pour moi et quelle douceur de se retrouver dans le nid paternel! de voir tous les jours son père, sa mère! de parler avec ses frères du temps passé, de vivre en famille, c'est-à-dire l'âme épanouie et le cœur sur les lèvres! Ma mère m'a reguée avec une tendresse que je n'oublierai jamais; elle m'a conduite aussitôt à ma chambre, nouvellement arrangée par ses soins... Qu'elle est jolie, ma chambre, et que je m'y plais! J'y retrouve partout la bonté de ma mère et les souvenirs de la famille; elle est comme embaumée d'un parfum du passé; j'y vois les images de ceux que je n'ai pas vus, et qui pourtant me sont familiers, tant les récits, les traditions du foyer m'ont fait connaître ceux qui se sont assis autrefois à la même place et qui sont maintenant disparus à jamais. Mon père aime tant à parler de sa mère! maman rappelle si volontiers le nom et les vertus de ses parents! Aussi je connais ceux qui ne sont plus comme je connais ma bonne grand-maman, qui, hier, m'embrassait avec tant d'affection. Mais décrivons ma chambre, ma jolie chambre.

Des rideaux de perse vert et blanc, un papier vert et blanc aussi, ornent les fenêtres, le lit et les murailles; tous les meubles, un peu anciens, sont en noyer d'une belle et riche nuance. Sur la cheminée maman a posé une petite pendule et des flambeaux en porcelaine, qui lui viennent de sa sœur, de cette aimable Julie dont elle parle si souvent; les portraits en miniature de mon père et de ma mère, peints dans leur jeunesse, sont suspendus au chambranle; au chevet de mon lit on a posé un beau bénitier d'argent, qui représente Notre-Seigneur et la Samaritaine; ce bénitier a appartenu au grand-oncle de mon père, un saint prêtre. En face de mon lit, au-dessus d'une petite table, se trouvent une très-jolie statue de la sainte Vierge et une image de ma patronne, la bienheureuse Isabelle, la sœur du bon *roy saint Loys*. C'est là que je dis mes prières. Deux portraits au pastel ornent les murs: celui de ma grand-mère paternelle, en robe de soie brune sur des paniers, les cheveux poudrés et la figure belle et douce, et celui de mon grand-père, qui était avocat au parlement de Rennes, représenté avec la toge et le bonnet carré. Une petite bibliothèque renferme mes livres; un oiseau des îles gazouille dans une belle cage dorée suspendue au plafond, et en dehors de la fenêtre l'on a pratiqué une profonde jardinière, toute remplie de fleurs. Le soleil visite ma chambre dès le matin, et je suis à deux pas de celle de ma mère. J'aimais bien le beau dortoir blanc des Ursulines, mais qu'est-ce en comparaison de la maison paternelle?...

Octobre 18...

J'étudie fort peu, mais en revanche je couds énormément, et mère Thérèse, la maîtresse d'ouvrage, serait fière de son ancienne élève. Nous raccommodons, maman et moi, tout le linge de la maison et les bas de mes frères (et Dieu sait quelle besogne nous créent ces



pieds toujours actifs et remuants!). De plus, je suis chargée de quelques soins du ménage; je donne les provisions, je compte avec la domestique, je surveille le couvert, l'arrangement des chambres, et l'an prochain je ferai un cours de cuisine, sous Agathe, notre cordon-bleu. Je suis bien ignorante en fait de ménage, et je vois qu'après avoir lu bien des choses sur le brouet de Sparte et sur les festins de Lucullus, il faut que j'apprenne à lire dans *la Cuisinière bourgeoise*, et à distinguer un entremets d'avec un relevé. Je réussis cependant les hors-d'œuvre; hier, en donnant des formes fantastiques aux radis roses, j'ai fait un coup d'essai qui était un coup de maître. Et (l'ambition me gagne) pourquoi ne ferais-je pas un mouton en beurre à l'aide de ce vieux moule que j'ai trouvé dans la cuisine? ce sera charmant, et papa et maman s'amuseront de mes bergeries...

Octobre 18...

Nos soirées sont délicieuses; nous lisons beaucoup, et après le souper je joue du piano... Je déchiffre en ce moment *la Vestale*; quelle belle et majestueuse musique!...

Novembre 18...

Hier, mon père nous a apporté un livre nouveau, *les Martyrs*, de M. de Châteaubriand. Il nous en a expliqué le sujet, et après avoir lu à haute voix quelques passages, il en arriva aux derniers livres de l'ouvrage, et il a lu le chant de Cymodocée dans sa prison et la lettre qu'Eudore, prêt à mourir pour son Dieu, adresse à sa fiancée. Cette lecture était comme un événement pour moi; je tremblais, je pleurais, je répétais avec enthousiasme ces paroles cadencées, plus mélodieuses que les vers, que l'auteur a placées dans la bouche de la prêtresse des Muses: « Oiseaux de Libye, dont le » cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet » de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir » les lauriers de la Messénie. »

Quand tout à coup ma mère me dit avec beaucoup de douceur: « Isabelle, mon enfant, ne vous exaltez pas ainsi; il faut savoir se modérer en toutes choses. »

Je ne levai plus les yeux de dessus ma broderie. Au bout d'un instant, maman reprit: « Et n'oubliez pas de donner demain à Agathe du sucre et du riz pour faire un gâteau. »

Mon Dieu! maman n'aurait-elle donc pas le sentiment du grand et du beau?

Novembre 18...

Qu'ai-je écrit hier? Mon Dieu! pardonnez-moi, je vous ai offensé par ce jugement plein d'orgueilleuse ingratitude! pardonnez-moi! je me repens et je vois clair... Ma mère, absorbée par les soins, les soucis, les travaux de la vie, ne goûte plus les fictions de la poésie, mais de quelles nobles et saintes réalités tous ses jours sont remplis! J'apprends à chaque instant quelque détail qui me la rend plus respectable et plus chère.

Ce matin, par exemple, en descendant, j'ai vu dans le vestibule les souliers de maman, tout humides, et sa pelisse sur laquelle on voyait encore des flocons de neige: « Maman est donc sortie par ce temps affreux? dis-je à Agathe. — Madame sort tous les jours au matin, répondit-elle, pour aller à la messe et voir ses pauvres? — Ses pauvres? — Ses pauvres et surtout ses malades, et surtout cette malheureuse Catherine... madame ne manquerait pas à la voir tous les jours...

— Pourquoi cela, Agathe? — Pourquoi cela? parce que madame est une vraie sœur de charité en chapeau, que non-seulement elle console et secourt les malheureux, mais qu'elle les panse, les arrange, les soigne, comme on le ferait à l'Hôtel-Dieu. Catherine a une plaie affreuse, qu'on ne peut panser qu'avec les plus grands ménagements... Eh bien, mademoiselle, c'est madame, c'est votre chère mère qui prend ce soin... elle a une adresse, une patience, une douceur!... elle fait cela tous les jours que Dieu donne, elle le fait pour Catherine, elle l'a fait pour bien d'autres... — Et mon père sait-il cela? — Est-ce que madame a jamais fait des cachotteries à monsieur? Ah! mademoiselle, vous avez de dignes parents, Dieu vous les conserve! »

Je pleurais, je pleurais de regret et d'admiration... je ne connaissais pas tout à fait maman jusqu'à ce jour... Allons, je veux être sage, et peut-être me mènera-t-elle voir les pauvres avec elle...

Décembre 18...

Je passe trois après-dînées par semaine auprès de ma bonne-maman, que de graves infirmités retiennent au coin du feu; elle ne sort plus, et les enfants vont lui tenir compagnie... Mes cousines y vont à leur tour, et notre grand-mère n'est jamais seule. Je le confesse ici, je m'ennuie bien parfois pendant ces longues heures, et ce devoir a peu de charmes pour moi... Qu'il est difficile d'être bonne! il n'y a que Dieu qui puisse nous en faire la grâce... Bonne-maman est sourde, elle ne voit plus, elle marche à peine, chaque minute réclame un soin nouveau... quelquefois ces soins me pèsent et me causent une sourde impatience que je déguise cependant de mon mieux. Aujourd'hui, plus que jamais, je m'ennuyais dans ce grand salon étouffant et sombre; j'étais enrôlée à force d'avoir parlé haut, je ne savais plus que dire, et j'aspirais après l'air, la liberté, la solitude... Bonne-maman me pria d'aller lui chercher un châle, et je montai à la chambre bleue, qui sert aujourd'hui de cabinet de toilette. Je dus chercher le châle fort longtemps; pendant que je fouillais les tiroirs de la commode et les profondeurs sombres de la vieille garde-robe de chêne, mille souvenirs déjà lointains surgirent dans ma mémoire. J'avais habité autrefois la chambre bleue; pendant une absence de mes parents, ils m'avaient confiée à ma grand-mère, et je fus assaillie chez elle d'une longue maladie, une fièvre cérébrale, je crois. Que de tendres soins elle m'a prodigués alors! Elle ne me quittait pas pendant le jour; la nuit, elle couchait auprès de mon petit lit; dans les angoisses et les rêveries de la fièvre, je la voyais toujours auprès de moi, me consolant, m'encourageant sans se lasser, sans se rebuter jamais... Chez elle aussi s'écoula ma longue et pénible convalescence... Elle m'achetait des jouets, elle me contait des histoires, elle dépensait pour moi tout son cœur, et jamais, sur son visage, un sentiment d'ennui n'accompagna les soins dont elle m'environnait... il semblait que ce lui fût un bonheur de soigner une enfant malade et capricieuse... Et moi, de quel cœur avare je lui dispense quelques attentions et quelques bonnes paroles!... Ah! Seigneur, accordez-moi la grâce de rendre à la vieillesse une petite part du dévouement dont elle environna mon enfance... Je resterai toujours insolvable, car le cœur des mères ne se paye pas...

Février 18...

Ma cousine Stéphanie se marie, je la remplacerai



auprès de bonne-maman... Je m'exerce à lire haut, d'une voix bien posée, afin de pouvoir lui faire la lecture... Maman me conduit parfois chez les pauvres, et demain, pour la première fois, nous allons à une grande soirée, chez madame P... Maman ne veut pas me séquestrer du monde, elle désire que je le connaisse assez pour savoir comment m'y conduire si j'y dois vivre, et pour ne pas en regretter les jouissances imaginaires si le sort m'en éloigne...

Février 18...

Décidément, une soirée n'est pas chose très-amusante. Dans quelques jours on me mène au bal à la préfecture. Il faut bien qu'Isabelle voie ce que c'est, dit mon père, et qu'elle sache ce que sont les plaisirs des grands enfants. Cependant, a-t-il ajouté, l'entrée dans le monde est une chose sérieuse ; c'est une nouvelle perspective ouverte à votre esprit ; regardez donc, observez, et surtout réfléchissez ; car l'observation sans retour sur soi-même n'est qu'une curiosité vaine, elle amuse l'esprit et n'éclaire pas la raison. Soyez calme, tranquille, attentive, parlez peu, apprenez le grand art d'écouter, et vous passerez pour aimable... — Et surtout, ma chère enfant, ajouta ma mère, pas de tracasseries, pas de bavardage, pas de remarques malignes... La religion nous prescrit la charité dans les paroles comme dans les actions, et c'est là, comme toujours, un conseil aussi utile à notre bonheur qu'à notre sanctification. Faites-vous une loi de ne pas médire, de ne vous permettre aucune critique, votre tranquillité, votre réputation, vos manières même y gagneront, car rien ne donne plus mauvais ton que l'accent aigre et acharné de la médisance... Enfin, tâchez de mériter, comme sainte Thérèse, le beau titre d'*avocat des absents*...

Pour régler ma conduite, je n'ai qu'à imiter ma mère, si aimable et si bonne... Mon frère Albert me la cite toujours, et il ajoute un texte latin, qui veut dire, je crois : *La religion est utile à tout*.

Février 18...

Je me suis amusée, car j'ai beaucoup dansé, et j'aime la danse. M. Adrien de L... m'a invitée plusieurs fois, j'en étais étonnée, car il paraît si mélancolique !... Stéphanie prétend qu'il ressemble à un héros de roman...

Mars 18...

Nous avons rencontré M. Adrien à la promenade, et le soir il est venu faire visite à Albert, qui l'a reçu dans le salon où nous étions réunis. M. de L... ne dit pas grand-chose, il a l'air sérieux, réfléchi, triste même ; il a soupiré en disant qu'il regrettrait de n'avoir pas de sœur, et il m'a regardée...

Mars 18...

Mon Dieu ! que j'étais folle ! depuis quelque temps, sans me l'avouer à moi-même, le souvenir de M. de L... se mêlait à mes pensées, je lui attribuais mille qualités chimériques, et il me semblait qu'à son tour il faisait quelque attention à moi... Je ne m'avouais pas ces sottes idées ; mais l'œil de ma mère, plus clairvoyant que ma propre conscience, avait pénétré dans le fond de mon cœur. Elle m'a interrogée aujourd'hui avec beaucoup de douceur, et, grâce au ciel, je lui ai répondu sans déguisement. Elle a mis sa main sur

mes cheveux, et, avec un sourire de bonté, elle s'est écriée : « Tête de jeune fille ! Vous trouvez donc, Isabelle, que M. de L... a l'air intéressant, mélancolique, qu'il ressemble à un héros de madame Cottin, comme le dit Stéphanie ? Je trouve comme vous qu'il a tout à fait mauvaise mine ; mais cela s'explique, il a une maladie de foie, une jaunisse manquée. »

Une jaunisse ! quelle chute !

« De plus, ajouta sérieusement ma mère, quoique la fortune de M. de L... soit au-dessus des espérances que nous pouvons concevoir pour notre fille, ni votre père ni moi ne voudrions l'accepter pour gendre... nous avons même blâmé Albert de sa liaison avec lui... Ceci vous suffit-il, ma chère enfant ?

— Oh ! oui, maman.

— Mon Isabelle, ma fille, ne vous laissez pas égarer par votre imagination, et reposez-vous du soin de votre bonheur sur ceux qui vous aiment le mieux... Probablement vous vous marierez, mais ce seront les qualités réelles, les vertus solides d'un honnête homme qui dicteront votre choix et le nôtre... Le mariage est une chose grave et sainte, un *grand sacrement en Jésus-Christ*, et j'espère que vous y apporterez les dispositions sérieuses que requiert un tel engagement. Quitter la maison paternelle, l'abri, la protection, la vie facile pour aller fonder une autre famille, pour s'unir à une autre destinée ; choisir un compagnon, un ami, qui portera avec vous le poids du jour, dont on doit partager les travaux, les succès, les soucis, les revers ; plier son caractère aux goûts d'un autre ; élever des enfants pour Dieu et pour la société, est-ce là chose légère et qui se doit décider au bal et à la promenade ? Ma chère enfant, pensez au mariage devant le bon Dieu ; réfléchissez aux devoirs, aux sacrifices, au dévouement que ce lien impose à une femme ; voyez l'étendue des obligations qu'elle embrasse le jour où elle s'engage devant l'autel, et peut-être reculerez-vous, ne vous sentant pas assez forte... Vous souriez, Isabelle ? cela ne vous effraye pas ?

— J'imiterai mon modèle, » dis-je en l'embrassant.

Cette conversation m'a fait réfléchir : quel lien en effet que le mariage ! quelle responsabilité devant Dieu que ces enfants que l'on doit diriger, et sur le compte desquels l'amour, la faiblesse, les courtes vues de l'intelligence vous trompent si souvent ! Il faut bien aimer, et d'une affection générale et solide, celui que l'on accepte dans la fortune comme dans l'infortune, dans la santé comme dans la maladie, jusqu'à la mort ! Je veux garder mon cœur, pour le donner tout entier à celui que Dieu m'enverra, — s'il m'envoie quelqu'un ! — et s'il ne m'envoie personne ! eh bien ! je resterai auprès de mes parents, je tâcherai de les rendre heureux, j'irai voir les pauvres, je cultiverai mon esprit ; c'est encore une belle destinée (1) !...

Décembre 18...

Mon mariage est arrêté, mon père, après avoir eu la bonté de me consulter, a agréé la demande de M. Julien Varley. Tout est fixé, réglé ; j'ai reçu la visite de mes futurs parents, et avant la fin de janvier je serai sa femme. O mon Dieu ! bénissez-nous ! faites que je sois bonne et sage, et que nous vivions tous

(1) Nous supprimons ici un grand nombre de feuillets du journal d'Isabelle, qui n'apprendraient rien à nos lectrices, et qui ne sont que le récit de la vie ordinaire et tranquille d'une jeune fille.



deux dans votre crainte et dans votre amour ! Nous ne serons pas riches, puisque ma dot est petite, et que la réputation de M. Varley, comme avocat, commence à peine ; mais tant mieux, nous jouirons plus complètement des progrès que fera, je l'espère, notre fortune : mon mari apportera son talent et ses labeurs ; je tâcherai d'apporter de l'ordre et de l'économie. Mon père et ma mère semblent heureux, et tranquilles sur notre avenir ; Albert, mon bon frère, est au comble de la joie ; le petit Léon, Dieu le bénisse ! est enchanté d'être de noce. Je ne vois autour de moi que des visages calmes et satisfaits...

Nous travaillons au trousseau ; en ourlant, en mar-

quant ces nappes, ces serviettes, je fais mille réflexions sur le changement qui va s'opérer dans mon sort : ce linge, avant peu de jours, m'appartiendra en commun avec celui qui, aujourd'hui, n'est pour moi qu'un étranger. Nos destinées seront unies comme nos chiffrés le sont déjà sur ces objets qui serviront à notre ménage ; je ne serai plus à moi, je ne serai plus à mes parents, je serai à un autre... Je l'aime, et pourtant cette pensée m'effraie. Mais, ô mon Dieu, j'aurai pour me soutenir, dans ma nouvelle carrière, parmi mes nouveaux devoirs, votre grâce, votre sainte loi, et l'exemple de ma mère...

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## SOUVENIRS D'ITALIE.

### LA TOSCANE.

Je conseillerais le séjour de Pise, en hiver, aux âmes qui ont été fortement agitées ; jamais baume n'opéra plus efficacement ni plus rapidement que l'air doux et tiède qu'on y respire ; l'azur du ciel de Naples y est très-légèrement voilé ; l'Arno roule lentement en gazouillant un chant de berceau ; le bruit des rares voitures est insensible dans ces rues pavées de larges dalles, unies avec une précision de mosaïque ; les habitants, clair-semés sur les beaux quais du fleuve, marchent doucement, les traits placides, le regard épanoui... — Vous sentez le calme pénétrer dans votre esprit et dans votre cœur... Voilà pour moi le principal charme de Pise ; c'est ce fluide qui me berçait soit à mon balcon des *Lungarni*, soit sous les chênes et les peupliers des *Cascine*. Aussi jamais je n'oublierai les premières journées passées à Pise, dans un isolement complet, sous l'influence de cette température privilégiée du mois de novembre.

Pise, ce sont les *Lungarni* ; les *Lungarni* sont Pise. On ne peut rien se représenter d'aussi magnifique que la courbe que fait l'Arno en traversant la ville ; cette ligne capricieuse et savante à la fois fait des *Lungarni* de Pise les plus beaux quais du monde. Du moins le panorama qui se déroule de n'importe quelle maison des *Lungarni* est sans rival. Logez-vous, si vous le pouvez, dans le *palazzo delle Vele*, cette ancienne fabrique de voiles pour les galères pisanes ; j'y occupais un logement au troisième, un sixième de Paris ; j'avais pour voisines les hirondelles... mais aussi de ma fenêtre la vue était la plus belle de Pise. En face de moi, au côté opposé du quai, s'élevait à fleur d'eau la chapelle della *Spina*, vrai travail d'orfèvre. Plus loin, à droite, le *Ponte Vecchio*, dont l'architecte fut Brunelleschi, le créateur du *Duomo* de Florence. Enfin, à l'extrémité, dans la direction du *palazzo delle Vele*, le *Bargello* avec sa tour pittoresque ; puis, à gauche deux lignes de maisons qui se fondent insensiblement au *Ponte Mezzo*... au fond du tableau, au loin, sur le pic d'une montagne se perdant dans les nuages, une forteresse démantelée.

Ne vous aventurez dans l'intérieur de Pise que pour aller *piazza del Duomo* visiter les quatre fameux monuments, — le Campo Santo, le Duomo, le Baptistère

et la Tour Penchée ; — puis, portez vos pas aux *Cascine*, une magnifique allée de peupliers y conduit. — Parc ou forêt, les *Cascine* avec leurs futaies ombragées, leur *fiumo morto* (fleuve mort), leurs échappées de vue, leurs gazons toujours verts, leurs violettes, leurs troupeaux de vaches errant à leur gré et leurs bandes de rossignols, seront toujours un site aimé par le penseur et par l'artiste.

« Ah ! comme vous êtes heureux, signore ! vous disent les Pisans lorsque vous arrivez dans leur ville à l'époque de la *luminara*, l'illumination par excellence en l'honneur de leur patron, san Ranier. Je l'ai vue cette fameuse *luminara* ; on s'y prend pour les préparatifs deux ou trois mois d'avance : les maisons des *Lungarni* sont masquées d'échafaudages ; ogives, créniaux gibelins ou guelfes, ce sont toujours les mêmes dessins. Puis la nuit du 16 juin, la veille de la fête, les *Lungarni*, jusqu'aux toitures des maisons et les arcades des ponts sont illuminées. Des canots ornés de lanternes de papier coloré sillonnent mystérieusement l'Arno, et une délicieuse musique marie ses sons modulés au bruit vague et confus de la foule... — C'est joli, c'est beau, c'est féerique, je n'en disconviens pas, mais l'esprit et le cœur restent froids devant ce spectacle. La seule chose, quant à moi, qui m'ait beaucoup amusé cette nuit-là, c'est la lune qu'on distinguait difficilement des lanternes de papier ; aussi on ne saurait s'imaginer toutes les grimaces qu'elle faisait, cette pauvre Hécate ! Je passai toute la nuit à ma fenêtre, me morfondant devant cette fête vénitienne comme Barthe, l'ami de Dorat, qui passa aussi tout une soirée devant le grand bassin du Luxembourg, demandant en vain à la lune un brin d'inspiration... — Le lendemain, il y eut sur l'Arno une course de bateaux. Ce n'est pas au premier arrivé qu'est décerné le prix, mais à celui qui parvient le premier à arracher un drapeau planté au haut du mât d'une chaloupe amarrée, sur laquelle se tient le jury. En sorte que souvent le succès de la lutte dépend de la dextérité et de l'agilité de celui qui remplit cette partie du programme. Ce fut un jeune homme des bleus qui s'élança le premier de la chaloupe au mât ; le rouge, qui le suivait de près, homme touchant à la quarantaine, voyant la victoire lui échapper, vu son



obésité, saisit son rival par la jambe et le fit dégringoler. — De là, grande querelle entre les bleus et les rouges, — et le jury jugea plus prudent, pour sa sûreté personnelle, de remettre sa décision à un temps plus opportun.

Pendant ces fêtes, Pise est encombrée d'étrangers. Elle est bruyante, tumultueuse; ce n'est plus la Pise des autres jours, aussi est-on longtemps à lui pardonner ses velléités de coquette; et on la boude de longues semaines, si on ne la quitte brusquement pour ne plus la revoir.

Pise fut tendrement aimée par deux grands poètes, par Shelley et Byron. Ce fut leur dernière étape ici-bas. Shelley sortit de Pise pour aller faire sur mer une partie de canot, et il trouva la mort tout près de la plage de Gombo. Byron abandonna Pise pour aller mourir à Missolonghi.

Florence, la belle Firenze, marque dans les souvenirs du touriste. Elle lui apparaît assise nonchalamment sur les rives de l'Arno, parée de ses riantes collines, toujours l'aspect coquet, épanoui, plein de fraîcheur. — Suivez le cours de l'Arno jusqu'aux Cascine, promenez-vous à Boboli, battez toutes les routes, tous les sentiers des environs; gravissez Fiesole, Belvédère ou San Miniato, Firenze vous apparaîtra toujours la même; vous l'aimerez dès que vous l'aurez vue, vous l'aimerez passionnément, et ce ne sera pas un engouement passager; lorsqu'il vous faudra partir, vous vous séparerez d'elle le cœur brisé, en lui jurant de revenir un jour pour ne plus la quitter.

Si vous restez insensible à la vue de Firenze, si ce berceau fleuri ne vous rend la gaieté de l'enfance, du moins pour un instant, je désespère de votre sensibilité.

Florence, ville d'artistes et de marchands, donne le démenti le plus péremptoire à certains lieux communs sur l'incompatibilité des occupations mercantiles avec les jouissances de l'art. Quels marchands intelligents, actifs, et quels appréciateurs délicats de l'art que les Florentins! quels grands seigneurs et quels scrupuleux maîtres de maison! Tandis que leurs vaisseaux parcouraient toutes les mers, ils surveillaient eux-mêmes les commandes données aux artistes, les

aidant au besoin de leurs conseils. Ils accordaient une hospitalité généreuse dans leurs magnifiques palais, et au rez-de-chaussée de ces demeures princières, s'ouvrait un petit guichet où ils vendaient leur vin en détail. Jamais princes ni rois ne firent autant pour l'art que ces marchands.

Ces traditions artistiques se sont tant bien que mal perpétuées jusqu'à nos jours; aussi Florence est-elle la patrie de l'artiste. Sa vie se partage entre les musées, les églises, les ateliers, les théâtres et les luxuriantes campagnes, telles que Vallombreuse, chantée par Milton, les bains de Lucques et autres sites aussi ravissants. Le pincean, encore moins la plume, ne saurait rendre soit le pittoresque, soit la majesté des ces chefs-d'œuvre de la nature. On en admire la beauté, on la sent, mais on ne peut la peindre.

Pelago, dernière étape sur la route de Vallombreuse, rappelle la campagne des Abruzzes. Les paysagistes s'y arrêtent; un de mes amis s'y est oublié pendant deux mois, les ravins, les précipices, un horizon à perte de vue faisaient son admiration. Debout sur l'épaulement de la montagne, il apprenait à vol d'oiseau la géographie de la Toscane. Et quand la tempête venait à se résoudre en des torrents de pluie, et transformait le pays en une mer, il s'expliquait alors le nom de Pelago (Pelagus, mer), et il passait des heures entières à une des fenêtres de la *villa del Pozzo*, spectateur muet du duel de la pluie et du vent.

Si les chaleurs vous chassent de Florence ou de Pise, grimpez sur le pic qui supporte Sienne, sentinelle perdue du moyen âge. C'est une autre zone, le sol est calciné, meurtri, tourmenté comme un arbre rabougri; l'horizon est vaste, le terrain accidenté, l'air vif, frais, pétillant. Les rues, les maisons, les mœurs populaires portent le cachet d'un temps passé, vous croiriez feuilleter les pages noircies d'une chronique italienne du treizième siècle.

Et si, de la *Piazza del Campo* de Sienne, ou de tout autre coin de la Toscane, vous tombez dans Livourne, cette ville prosaïque jusque dans son sol, vous vous demanderez si vous n'avez pas fait un rêve.

MARINO VRETO.

## ARLEQUIN COUTURIÈRE,

FOLIE EN UN ACTE.

### PERSONNAGES.

POLICHINELLE.

ARLEQUIN, son cousin.

UN AMI DES ARTS.

COLOMBINE, sœur d'Arlequin.

MADAME GIGOGNE.

La scène se passe dans un village, à quelques lieues de Paris. — Le théâtre représente une pauvre chambre d'auberge. Porte de sortie et portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

POLICHINELLE, seul. Il est assis, les bras pendants

et la tête douloureusement penchée sur sa bosse de devant.

O désastre! ô fortune ennemie! ô succès passés, orgueil et désespoir des temps présents! ô misère, que ta main est rude! ô destin, que ce sont bien là de tes coups!... Me voir enseveli dans cet horrible village, sous ce ciel brumeux, parmi des gens grossiers qui ne savent rien de ma gloire! me voir confiné dans une sale auberge, l'habit troué, les poches vides! avoir été forcé de consentir à ce que Colombine, ma sémillante Colombine, mit de côté le joli masque de velours noir, qui séiait si bien à son gracieux visage, se vêtit de bure et se fit ouvrière, sous peine de mourir de faim!!! (Debout et la tête haute.) Et je suis Polichinelle,



pourtant! Polichinelle, les délices de Naples! Polichinelle, qui, sur le môle, a vu, mille et mille fois, un public d'élite se pâmer de rire à ses pieds! Polichinelle, jadis, l'idole des petits et des grands; des paysannes et des duchesses! Oui, je suis Polichinelle! Polichinelle tombé, détrôné; Polichinelle errant sur la terre étrangère; Polichinelle méconnu; Polichinelle, qui a froid, souvent faim; auquel on donne du macaroni, quand toutefois on lui en donne, du macaroni sans aucune espèce de parmesan! Polichinelle, que la mélancolie dévore, que les souvenirs tuent et que l'obscurité écrase!!! (Il reprend sa première attitude; des pleurs coulent de ses yeux.)

SCENE II.

POLICHINELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE. Encore des pleurs! cela n'est pas raisonnable, cousin.

POLICHINELLE. Quelle est donc la raison qui ne le cède à la douleur?

COLOMBINE. Aussi, pourquoi de la douleur?

POLICHINELLE. Pourquoi, ô Colombine! Cette question me semble légèrement saugrenue. Regardez-moi! regardez-vous! Tout est là. (Lui prenant la main et la conduisant devant une glace cassée.) Pouvez-vous reconnaître, ici, ma Colombine d'autrefois? cette Colombine vêtue de gaze et de satin broché?

COLOMBINE. Bah! pour être d'un tissu vulgaire, cette robe ne m'en va pas plus mal.

POLICHINELLE, continuant. Coiffée de perles et de fleurs?

COLOMBINE. Mon petit bonnet n'empêche pas les habitants de ce village de me trouver jolie.

POLICHINELLE. Un bonnet d'ouvrière!

COLOMBINE. Et non moins honorable, pour cela; quelque généreux et polis qu'eussent été les secours offerts à de pauvres étrangers, ce n'aurait toujours été qu'une aumône; le travail est plus digne.

POLICHINELLE, avec dédain. Le travail!

COLOMBINE. Cousin Polichinelle, si je me permets des questions saugrenues, vous avez, vous, des idées d'un autre siècle; le travail est honoré de nos jours, plus honoré même que les pasquinades dont vous faites tant de cas!

POLICHINELLE. Des pasquinades! je suffoque! Entendre nommer pasquinades mon langage harmonieux, mon dialogue incisif, mes lazzi pleins de sel!... ces coups de patte lancés à tel et tel, et dont, pour de l'or, je ne me serais point abstenu; car j'avais ma mission, mademoiselle; celle des régénérateurs et des redresseurs de torts. Ces coups de patte malins et profonds, pasquinades aussi, pas vrai? Oh! avoir réchauffé ça dans son sein; lui avoir fait tremper ses lèvres dans la coupe enivrante du succès; lui avoir fait partager sa gloire, et s'entendre dire: pasquinades! (Il s'affaisse sur son siège.)

COLOMBINE. Voyons, cousin, oubliez ce mot, il m'est échappé, je le reprends; personne plus que moi ne reconnaît vos mérites et ne souscrit à votre gloire; mais, un peu de courage! vos mérites, un vaste champ leur est ouvert; votre gloire, elle est prête à briller d'un nouvel éclat; Paris est là, tout proche, à huit lieues de nous; il vous tend les bras; dès qu'Arlequin et moi nous aurons assez gagné d'argent pour y faire une entrée splendide, c'est-à-dire revêtus d'ha-

bits neufs et précédés d'un tambourin, les vieux beaux jours renaîtront; la foule des badauds nous amènera la foule intelligente; vous serez compris par elle, comme par votre public de Naples; vous en serez aimé; vous en serez adoré!

POLICHINELLE. Gagner assez d'argent pour acheter des habits, quand, avec ton ignoble aiguille, tu peux suffire à peine à notre pain quotidien!

COLOMBINE. Oui, mais qu'Arlequin obtienne avec la protection de monsieur le garde champêtre la permission de donner des leçons de danse aux filles et aux garçons de ce village, en deux mois nous avons notre affaire, et nous nous élançons vers Paris!

POLICHINELLE. Deux mois, deux siècles!

COLOMBINE. Deux mois, deux jours!

SCENE III.

LES MÊMES, ARLEQUIN, il entre en gambadant et en riant à se tenir les côtes.

COLOMBINE. Qu'y a-t-il?

POLICHINELLE. Ton rire insulte à ma détresse!

COLOMBINE. Tu as obtenu ton privilège?

ARLEQUIN. Je... (Le rire l'empêche de parler.)

POLICHINELLE. Si tu ne cesses, je te jette au nez cette potée d'eau! Rien d'irritant comme de voir rire alors qu'on n'a que trop sujet de pleurer.

ARLEQUIN, riant toujours. Qu'en savez-vous, mon honorable et très-honoré cousin?

COLOMBINE. Es-tu donc maître à danser de ces rustauds?

ARLEQUIN. Non, ma chère!

COLOMBINE. Non!

POLICHINELLE. Je l'aurais parié; cet être-là n'a ni cœur ni âme; plus le malheur grandit, plus...

ARLEQUIN, l'interrompant. Je le nargue!

COLOMBINE. Mais, enfin?

ARLEQUIN. Voici: J'avais convenablement présenté ma requête, et monsieur le garde champêtre m'avait écouté avec la plus imposante gravité. « Monsieur, me dit-il alors, me pourriez-vous donner un échantillon de votre savoir-faire? — Avec plaisir, monsieur. » Et me voilà sautant, gambadant, cabriolant, déployant une agilité merveilleuse, le fascinant, l'étourdissant! Je lui montais à la tête; il en a éternué vingt fois de suite, à chacune desquelles, selon l'antique usage, je n'ai pas manqué de le saluer profondément; cela le flattait cet homme.

POLICHINELLE. Un garde champêtre, ô bassesse!

ARLEQUIN. Cousin, vous tournez au fiel, au houblon, à la chicorée sauvage, à l'humeur bilieuse, acrimonieuse, boudeuse, grondeuse et fâcheuse de monsieur Anselme; je vous en avertis!

COLOMBINE. Enfin?

ARLEQUIN. Enfin, tout allait benissimo; déjà je me voyais faisant sauter les nymphes et les bergers du lieu, lorsque mon homme s'avise de me demander... Devinez quoi, cousin Polichinelle? (Polichinelle fait entendre un grognement sourd et lui tourne le dos.) Il s'avise de me demander si je crois qu'on puisse aller dans la lune!

COLOMBINE. Dans la lune?

ARLEQUIN. Dans la lune. « Ma foi! monsieur, fais je, avec la modestie qui me caractérise, je vous avoue que je ne me suis jamais posé cette question. » Et, alors, je reprends notre entretien à ma dernière gambade.



« Monsieur, je vous la pose, dit mon homme en m'interrompant sans plus de courtoisie; croyez-vous qu'on puisse aller dans la lune? — Je vous en prie, monsieur, répliquai-je, laissons la lune en paix et causons de ce qui m'amène. — Monsieur, nous ne causerons de rien du tout, si vous ne me dites ce que vous pensez d'un voyage à la lune? — Alors, monsieur, puisque tel est votre bon plaisir, je vous dirai donc que je ne crois pas qu'on puisse aller dans la lune. » Et, là-dessus, j'ai la bonhomie, de la bonhomie, moi! je me fais vieux, j'ai la bonhomie de lui expliquer le pourquoi, le comment, les lois de ceci, les lois de cela; à mesure que je parlais, le visage de mon homme devenait glacial et dédaigneux, et quand j'eus fini : « Monsieur, me dit-il, vous ne serez point maître de danse en ce pays. — De grâce, monsieur, quel rapport entre l'art de danser et un voyage à la lune? — Monsieur, je vous assure que vous n'obtiendrez par moi aucune sorte de permission. — Mais, monsieur? — Ma détermination est prise; n'insistez pas! j'en prends fort rarement, des déterminations, mais quand cela m'arrive, elles sont inébranlables! Là-dessus, ma chère, il m'a tourné le dos; et parce que je ne crois pas qu'on puisse aller dans la lune, je n'aurai point l'honneur de montrer à danser à messieurs les jeunes premiers et à mesdames les jeunes premières du cru!

COLOMBINE. Ah! que j'aurais donc bien voyagé sur son dada jusque dans la lune et lieux circonvoisins!

ARLEQUIN, *riant*. Si j'avais pu prévoir!...

POLICHINELLE. C'est cela, mentir à ta conscience!

ARLEQUIN. Cousin, la négative pourrait tout aussi bien être l'erreur que l'affirmative. (*Polichinelle hausse dédaigneusement les épaules.*) Avec tout cela, je suis à bout d'idées. J'ai voulu me faire laboureur, on m'a objecté la délicatesse de mes bras; j'ai voulu jouer du violon dans les noces, on m'a dit qu'on préférerait à mon violon le fifre traditionnel; j'ai voulu donner des leçons d'italien, on m'a répondu qu'on ne savait pas le français et qu'on ne s'en portait pas plus mal; j'ai voulu montrer à chanter, on m'a ri au nez et l'on a fait beugler Jean-Pierre; enfin, j'ai voulu montrer à danser. (*Riant.*) Mais je ne puis obtenir cette grâce, sauf que je croie à la possibilité d'un voyage à la lune; ceci couronne l'œuvre! — Que rumines-tu là, Colombine?

COLOMBINE, *grave*. Mon frère, as-tu du cœur?

ARLEQUIN. Une autre que Chimène... Tu sais le reste. J'ai du cœur, et de plus un coquin d'estomac qui crie famine.

COLOMBINE. Eh bien, il y a au château plus d'ouvrage que je n'en peux faire, et je ne trouve point ici de fille assez adroite pour me seconder; sois cette fille, fais-toi couturière!

ARLEQUIN, *riant*. Bon!

COLOMBINE. Je parle sérieusement.

ARLEQUIN. Comment veux-tu?..

COLOMBINE. En une heure je t'apprends à tenir ton aiguille et ton dé; pour sauver la dignité de ton sexe, tu passes mon peignoir et tu te coiffes d'un de mes bonnets; justement tu n'as pas de moustaches, est-ce heureux! Je te présente à ces dames sous le nom de mademoiselle Arlequina, ma sœur aînée; on t'accepte et l'on te donne vingt sous par jour et la table.

ARLEQUIN. La table!

COLOMBINE. Une excellente table.

POLICHINELLE. Fi!

ARLEQUIN. Non pas!

POLICHINELLE. Tu te dégraderais à ce point?

ARLEQUIN. Ruse de guerre : la pauvreté dresse contre nous son artillerie de gros calibre, je m'incline un peu afin de livrer passage aux boulets.

POLICHINELLE. C'est une indignité!

ARLEQUIN. Bah! Lorsqu'on apportera à monsignore un bel habit, mi-partie bleu et rouge, galonné d'argent sur toutes les coutures, et qu'ainsi vêtu, il fera son entrée triomphale à Paris, il me pardonnera une humiliation passagère, source d'une célébrité durable.

POLICHINELLE. Je proteste!... un habit bleu et rouge, galonné d'argent, c'est mon rêve, je n'en saurais disconvenir, et je me dois de ne paraître que déceimment vêtu dans la capitale de l'élégance et du bon goût; mais, je ne puis, je ne veux point accepter un tel sacrifice, autoriser un tel abaissement; et même pour ne le pas sanctionner de ma présence, je m'éloigne, vous adjurant, au nom de nos illustres ancêtres, de vous souvenir que talent oblige!

#### SCENE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *riant*. Estomac aussi!

COLOMBINE. Tu consens donc?

ARLEQUIN. Des deux mains! un dé, une aiguille, du fil, des ciseaux!

COLOMBINE. Voilà! Ton aiguille dans la main gauche, enfile; très-bien! passe ton aiguille de la main gauche à la main droite, comme ceci, délicatement, sans roideur; ce dé à ton médium, droit, droit, à quoi te servirait-il de ce côté? un nœud, un joli petit nœud au bout de ton fil; fort bien! regarde cet ourlet commencé, admire la régularité de mes points, imite et poursuis! (*Arlequin fait un bout d'ourlet, Colombine lui apprête un bonnet et un peignoir.*)

ARLEQUIN, *satisfait*. Vois ceci!

COLOMBINE. Aïe! tu n'as point mordu!

ARLEQUIN. Mordu! hélas! Il y a des mots qu'on devrait toujours éviter.

COLOMBINE. Traversé, si tu le préfères; il faut que ton point traverse, autrement pas d'ourlet.

ARLEQUIN. Bon! j'y suis... C'est cela, pas vrai?

COLOMBINE. Oui, mais le point est trop grand.

ARLEQUIN. Puisque tu veux qu'il traverse!

COLOMBINE. Il faut qu'il traverse et se voie à peine... (*Arlequin continue de coudre.*) C'est cela, parfait! achève; je cours au château t'annoncer pour demain. (*Fausse sortie.*) Ah! afin de t'habituer à ton nouveau costume, passe ce peignoir et mets ce bonnet... fais quelques pas... Tu as une tournure détestable; mais cela importe peu; au revoir, bon courage!

ARLEQUIN, *habillé en femme*. De sorte que ce ne sera que demain que je...? (*Sa mine s'allonge, il se frotte l'estomac.*)

COLOMBINE. Consolerez-vous, gourmand, on trouvera quelque moyen de vous faire prendre patience.

#### SCENE V.

ARLEQUIN, *seul et cousant*.

A la bonne heure! cette promesse me ranime. C'est que mes gambades m'ont donné un appétit d'enfer. Pourvu qu'au château il ne survienne point d'empêchement à mon admission!... Diantre! ma voix me



semble en désaccord avec mon nouvel habit, et me trahirait sur l'heure... que faire?... Un gros rhume pourrait m'obliger à parler bas... Je pourrais me donner pour muette... mauvais! Moi, Arlequin, me sera-t-il difficile de singer la voix flûtée des femmes? (*Le faisant d'une façon grotesque.*) « Madame, je suis à votre service... Monsieur est trop bon!... Un peu de fil, Colombine. » (*De son ton naturel.*) C'est à s'y méprendre! (*Debout.*) Quoi que dise ma chère sœur, ce bonnet et cette robe me vont comme un gant; ma voix est fraîche et pure comme celle d'une jeune fille, chacun y sera trompé.

SCENE VI.

ARLEQUIN, M<sup>me</sup> GIGOGNE.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Mademoiselle Colombine, couturière en robes, s'il vout plaît?

ARLEQUIN, *voix flûtée et révérence ridicule.* Ma sœur est sortie, madame; mais je suis toute à votre service.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Vous travaillez aussi dans les robes, mademoiselle?

ARLEQUIN. Pour vous servir, madame.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Mademoiselle, voici cinq mètres de mérinos grande largeur, dix mètres de doublure et huit mètres de galon; pouvez-vous, de tout cela, me faire une robe pour demain soir?

ARLEQUIN, *avec assurance.* Comment donc!

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Voulez-vous me prendre mesure, mademoiselle?

ARLEQUIN, *surpris.* Mesure! (*Se remettant.*) Très-volontiers, madame. (*A part.*) Comment et avec quoi lui prendre mesure?... J'y suis! (*Haut.*) Veuillez, je vous prie, vous mettre debout contre ce mur.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Comment?

ARLEQUIN. C'est notre manière de prendre mesure; elle est infailible; une ligne à la hauteur du cou; une autre pour la largeur des épaules; une troisième qui marque la taille; étendez les bras, je vous prie; et une quatrième pour indiquer la longueur des bras. (*Il a fait toutes ces lignes avec de la craie.*) Cela suffit, madame; vous n'aurez nul besoin d'essayer; demain soir votre robe sera à votre disposition.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Singulière manière de procéder!

ARLEQUIN. Nous avons à nous des moyens tout particuliers, lesquels, jusqu'à présent, n'ont produit que les résultats les plus heureux.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Je vous en félicite.

ARLEQUIN. Rapidité, sûreté de coupe, solidité des coutures, économie des étoffes, ce sont là nos moindres mérites.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Économie des étoffes?

ARLEQUIN. Telle qu'il nous est arrivé de trouver deux robes là où une autre couturière n'en pouvait tirer qu'une tout au plus!

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Eh mais, si cela était possible, avec mes cinq mètres de mérinos grande largeur et mes huit mètres de doublure, j'ai une fillette de quatorze ans qui s'en accommoderait fort.

ARLEQUIN. Cela est possible, madame.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Pendant que vous y serez, voyez donc si vous n'en pourriez point couper trois; j'ai encore une autre fillette de treize ans.

ARLEQUIN. Je le pourrai, madame.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. J'en ai bien encore deux autres de onze et douze ans.

ARLEQUIN, *très-sérieux.* Point de jalousie; celles de onze et douze ans auront leurs robes, aussi bien que celles de treize et quatorze.

M<sup>me</sup> GIGOGNE, *enchantée.* C'est merveilleux! Du train dont vous y allez, je ne vois point d'inconvénient à vous dire qu'à part les quatre filles susnommées, j'ai le bonheur d'en posséder huit autres, toutes à un an de distance, et qui sont mon honneur et ma joie.

ARLEQUIN. Vos douze filles auront des robes.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Dans mes cinq mètres?

ARLEQUIN. Dans vos cinq mètres.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. En tout, vous me rendrez donc...

ARLEQUIN. Treize robes.

M<sup>me</sup> GIGOGNE, *épanouie.* Ma chère demoiselle, je ne demande pas une heure pour que tout le pays soit informé d'une aussi étonnante habileté; votre réputation va devenir colossale; je vous annonce des clientes des quatre parties du monde, pour le moins! (*S'en allant et faisant de grands gestes.*) Treize robes!

SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

Oui, madame, treize robes, rien que cela! Plions notre étoffe en treize parties; coupons maintenant; voilà nos treize robes. (*Riant.*) S'en habillera qui pourra.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, M<sup>me</sup> GIGOGNE.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. J'avais oublié de vous laisser mon nom et les différentes mesures de mes filles. — Madame Gigogne, propriétaire! Quant aux mesures...

ARLEQUIN. Inutile, madame, les robes sont taillées.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Déjà!

ARLEQUIN. Voyez plutôt.

M<sup>me</sup> GIGOGNE, *déployant les treize petits morceaux d'étoffe.* Grand Dieu! au meurtre! au pillage! à l'assassin! mes cinq mètres de mérinos grande largeur perdus! perdus!

ARLEQUIN, *imperturbable.* Vous m'avez demandé treize robes, je vous livrerai treize robes, et vous me payerez treize façons.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Jamais! c'est une horreur! c'est une indignité! c'est le comble de l'outrecuidance! Sommes-nous des poupées ou des femmes?

ARLEQUIN, *riant.* Hum!

M<sup>me</sup> GIGOGNE, *lui donnant un soufflet.* Impertinente!

SCENE IX.

LES MÊMES, COLOMBINE.

COLOMBINE. Que vois-je?

ARLEQUIN, *se frottant la joue, et de son ton naturel.* Une claque!

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Vous en verrez bien d'autres, sans compter mon parent et ami, monsieur le garde champêtre, messieurs les gendarmes et la prison.

COLOMBINE. Pourrait-on m'expliquer?...

ARLEQUIN. Facilement; madame m'apporte cinq mètres de mérinos et me demande si j'en puis tirer treize robes; le mot impossible n'étant pas français, dit-on, je promets les treize robes et je tiens ce que j'ai promis.



M<sup>me</sup> GIGOGNE. Oui, mais comment?

ARLEQUIN. Dès que vous vous êtes étendue sur le chiffre, nous avons évité de parler des dimensions.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Subtilités, mademoiselle, j'aurais pu vous en demander cinquante.

ARLEQUIN. Je me serais fait fort de les y trouver; le premier devoir d'une couturière bien apprise est de se rendre aveuglément aux exigences de ses aimables clientes.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Mademoiselle, vous allez payer cher votre sanglante ironie; suivez-moi devant monsieur le garde champêtre, et nous verrons si vous ne serez point condamnée à me représenter, sinon treize robes, du moins mes cinq mètres de mérinos grande largeur intacts!

ARLEQUIN, la repoussant. Allons donc!

COLOMBINE. Mon frère, c'est une femme!

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Son frère! qu'ai-je entendu? Donc, non-seulement vous vous raillez des gens en face, et leur perdez sans vergogne cinq mètres d'excellent mérinos-cachemire, grande largeur, mais encore vous dissimulez votre personnalité et cachez votre sexe sous des habits troupeurs! fort bien! (*Criant et se cramponnant au cou d'Arlequin.*) A l'aide! à moi! (*Colombine veut essayer de dégager son frère, elle et lui font de vains efforts; terrible lutte; Colombine pleure; M<sup>me</sup> Gigogne crie, Arlequin râle, Polichinelle et un autre personnage entrent et les séparent.*)

# SCENE X.

LES MÊMES, POLICHINELLE, L'AMI DES ARTS.

(*Polichinelle est couvert d'un ample manteau sombre; la lutte finie, il se met à l'écart.*)

L'AMI DES ARTS, à M<sup>me</sup> Gigogne. Une telle violence!

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Monsieur, cette fille que vous voyez là, l'air modeste et l'œil baissé, c'est un homme, un bandit, le chef peut-être de quelque troupe audacieuse; il a eu l'effronterie de se donner à moi pour couturière; je lui ai confié une étoffe superbe et d'un très-grand prix, il me l'a hachée, monsieur, hachée menue comme chair à pâté! Le salut public, la paix de nos cantons, la juste satisfaction qui m'est due, tout exige que cet homme soit traîné devant la justice, et, à cet effet, il n'est pas de bon citoyen qui ne doive me prêter main-forte.

ARLEQUIN, riant et jetant en l'air ses habits de femme. Le salut public! la paix de vos cantons! par ma foi, c'est bien moi qui songe à menacer l'un et à troubler l'autre!

L'AMI DES ARTS, à part. Lui! lui que j'allais chercher par delà les monts!

M<sup>me</sup> GIGOGNE, changeant de ton. Arlequin!

ARLEQUIN, saluant avec une pirouette. J'ai l'honneur d'être connu de madame?

M<sup>me</sup> GIGOGNE, lui ouvrant les bras. Oh! poverino mio! certes, que je te connais bien et t'aime mieux encore! Que ne parlais-tu? Viens donc, viens donc! n'aie pas de crainte, je ne veux que te presser sur mon cœur, et pas t'étrangler le moins du monde. Je ne sais si le modeste nom de la mère Gigogne est allé

jusqu'à vous autres là-bas, mais ce que je puis t'assurer, c'est que le tien et celui de l'aimable Colombine que je devine ici à son sourire, sont venus à moi depuis longtemps, en compagnie du nom plus illustre encore de votre cousin et tuteur il signor Polichinelle.

POLICHINELLE, de son coin. Hélas!

M<sup>me</sup> GIGOGNE, tressaillant. Cet hélas me va au cœur. (*S'adressant à Polichinelle.*) Monsieur, est-ce que, par hasard, vous seriez?... Le ciel permettrait-il que j'eusse cette joie?... Faut-il en croire l'émotion qui m'agite? Ah! oui, vous devez être... vous êtes... (*Polichinelle laisse tomber son manteau et ne peut dissimuler un sourire d'orgueil.*) Polichinelle!... Polichinelle mal vêtu, c'est vrai, mais non moins grand!... Je puis mourir en paix; mes yeux ont vu les continuateurs des bonnes traditions, les vrais hommes de l'art, les acteurs inimitables, ceux qui ont illustré Rome, qui ont fait plus, qui l'ont amusée!

L'AMI DES ARTS, s'avançant. Et qui vont enchanter Paris! (*Saluant Polichinelle.*) Monsieur, trente mille francs d'appointments pour vous et les vôtres, des habits resplendissants pour vous trois, mon hôtel, mes gens et ma table. Seraient-ce des offres qui vous pourraient agréer?

POLICHINELLE, sachant son éblouissement. A quel titre ces offres, monsieur?

ARLEQUIN. De telles offres n'ont besoin d'aucun nom de baptême; cela s'accepte d'emblée.

L'AMI DES ARTS. Le seigneur Polichinelle est dans son droit. Je parle, monsieur, primo comme ami des arts, ce qui vous est une preuve de mon admiration sincère; secundo comme millionnaire, ce qui vous garantit vos appointments; enfin, comme directeur de spectacle, ce qui vous assure un théâtre.

POLICHINELLE. Cela suffit, monsieur. J'ai, sans doute, les propositions de Sa Majesté le roi de Prusse et de Son Altesse le grand-duc d'Oldenbourg, mais la France possède mes sympathies, et je suis prêt à signer le traité.

COLOMBINE, à part. Comme il ment, notre cher cousin!

L'AMI DES ARTS. Des habits dignes de vous, ma berline et quelques solides provisions de voyage, vont être mis à votre disposition. Je vous précéderai à cheval.

ARLEQUIN, heureux et à part. En guise de tambourin. (*Haut.*) Mère Gigogne, êtes-vous des nôtres?

M<sup>me</sup> GIGOGNE, soupirant. Je me suis faite propriétaire, mon garçon; la gloire n'aime que les jeunes visages, je reste à mes choux.

ARLEQUIN. Eh bien, mère Gigogne, lors de ma première visite à la caisse de notre généreux protecteur, je vous envoie treize robes, treize vraies, celles-là! pour vous et vos mignonnes.

M<sup>me</sup> GIGOGNE. Oh! cher Arlequin de mon cœur! c'est trop, en vérité, c'est trop!

ARLEQUIN. Vous refusez?

M<sup>me</sup> GIGOGNE. J'accepte, je te dois bien cela.

ARLEQUIN. Vous me faites plaisir. Dites donc, si, allégeant ma bourse, cela pouvait mettre un peu de plomb dans ma cervelle?

L'AMI DES ARTS. Tu ne serais plus Arlequin.

ADAM BOISGONTIER.



## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JANVIER.



Cette demande rappelle un souvenir de l'histoire de Robert Bruce, roi d'Écosse. Sept rois avaient régné en Écosse depuis Malcolm Cean-Moore, fils de Duncan, qui reprit à Macbeth la couronne que celui-ci avait usurpée. Le dernier de ces sept rois, Alexandre III, mourut sans postérité, et un grand nombre de compétiteurs réclamèrent aussitôt la couronne. Parmi eux se trouvaient Jean Baliol et Robert Bruce. Le roi d'Angleterre, imprudemment choisi pour arbitre entre les rivaux, adjugea la couronne à Baliol, mais bientôt il exigea de lui des serments de vasselage que le nouveau roi refusa. Une guerre sanglante suivit ce refus; Baliol fut défait, les Anglais devinrent maîtres de l'Écosse, et ce fut en vain que Wallace essaya de lutter contre l'oppression étrangère. Mais l'épée qui était tombée de cette vaillante main, Robert Bruce la ramassa; il voulut à la fois défendre la liberté de son pays et conquérir la couronne. Quelques amis se rassemblèrent autour de lui, le firent couronner roi dans l'antique abbaye de Scone (1306), et la lutte contre l'Angleterre recommença plus ardente que jamais. Pourtant, quel que fût le courage des défenseurs de l'Écosse, les débuts de cette guerre furent malheureux; les amis de Bruce furent défaits; sa femme, faite prisonnière, se vit traitée avec la dernière rigueur, et lui-même, chassé de montagne en montagne, mena la vie d'un proscrit, d'un *outland*. La tradition raconte que Robert se trouvait un matin couché sur un misérable lit de paille, et que dans le silence et la solitude, il réfléchissait à sa position désespérée. Il se demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à ses droits sur la couronne, et dévouer le reste de sa vie à la défense de la terre sainte, plutôt que de soutenir une lutte inégale? D'un autre côté, le désir de délivrer sa patrie parlait haut dans

son âme, et il flottait irrésolu, quand ses yeux s'arrêtèrent sur une araignée, qui, suspendue au bout d'un long fil, s'efforçait de gagner une poutre à laquelle elle voulait fixer le commencement de sa toile. Six fois elle recommença sa tentative, six fois elle échoua. Bruce se souvint alors que lui aussi avait livré aux Anglais six batailles inutiles, et il se dit: « Si l'araignée fait un septième effort et qu'elle réussisse, je continuerai mon entreprise, sinon je partirai pour la Palestine, et jamais je ne reverrai mon pays. »

La patiente araignée recommença une septième fois, elle réussit, et Bruce redevint lui-même. Il reprit le cours de sa vie aventureuse, avec ses fidèles amis, Douglas le Noir et Randolphe, et après les incidents les plus romanesques, il parvint, à force de courage et de persévérance, à chasser les Anglais de toutes les places fortes qu'ils occupaient en Écosse. Il les défait complètement en bataille rangée à Bannock-Burn (1314) et cette brillante victoire assura à l'Écosse l'indépendance, et à Robert Bruce la couronne. Il mourut en 1328, après un règne prospère et glorieux; à ses derniers moments il chargea son ami, le bon lord James Douglas, de porter son cœur en Palestine, en témoignage du désir qu'il avait eu de renouveler les guerres de la croix. Douglas obéit, mais il s'arrêta en Espagne, afin d'aider Alphonse, roi de Castille, à chasser les Maures de son royaume, et le champion de l'Écosse périt dans un combat contre les infidèles. On le trouva couché sur le cœur de Bruce, qu'il protégeait et couvrait de son corps.

En 1823, on retrouva les restes de Bruce dans l'église de Dumferline; toute l'Écosse accourut pour contempler les ossements de ce vaillant roi, et, fidèle à la tradition de ses ancêtres, aucun Écossais portant le nom de Bruce ne tuera jamais une araignée.

## LE SOUCI.

J'aime la belle violette,  
L'œillet et la pensée aussi;  
J'aime la rose vermeille,  
Mais surtout j'aime le souci.

Belle fleur jadis amoureuse  
Du Dieu qui nous donne le jour,  
Tu dois-je nommer malheureuse,  
Ou trop constante en ton amour?

Ce Dieu qui en fleur t'a changée  
N'a point changé ta volonté.  
Encor, belle fleur orangée,  
Sens-tu l'effort de sa beauté.

Toujours ta face languissante  
Au raiz de son œil s'épanit,  
Et lorsque sa clarté s'absente,  
Soudain ta beauté se fanit.

Je t'aime, souci misérable,  
Je t'aime, malheureuse fleur,  
D'autant plus que tu m'es semblable  
Et en constance et en malheur.

J'aime la belle violette,  
L'œillet et la pensée aussi,  
J'aime la rose vermeille,  
Mais surtout j'aime le souci.

GILLES DURANT (1).

(1) Nous avons souligné trois endroits où se rencontrent des hiatus, mais jusqu'à Malherbe nos auteurs n'y regardaient pas de si près. A notre avis, si depuis nous avons gagné sous le rapport de la pureté, nous n'avons plus le secret de la fraîcheur et de la naïveté des auteurs du seizième siècle; ce qui ne veut pas dire que nous engagions nos abonnées à lire indifféremment toutes leurs productions; bien loin de là, fussent-ils de graves et savants juristes comme l'auteur du *Souci*.



## LE PROGRÈS MUSICAL.

### CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 2.

Nous offrons encore ce mois-ci à nos jeunes abonnées de la musique *très-nouvelle*. Comme toujours, on trouvera des œuvres pour chaque degré de force : de la musique à quatre mains, des quadrilles, polkas, romances, etc.

Nous signalerons particulièrement des duos de piano et violon, de piano et violoncelle, de piano et hautbois, dus aux compositeurs Dufort et Dupuis, et une charmante mélodie de Claments, intitulée : *Morale de jeune fille*, que nous recommandons tout spécialement.

L'éditeur Bonoldi s'occupe en ce moment de la publication d'une grande cantate allégorique en trois parties : *la Mort, la Gloria, l'Anima*, pour quatre voix et chœurs, avec accom-

pagnement de piano, intitulée : *Il Cinque maggio*, paroles d'Alex. Manzoni, composée et dédiée à S. M. l'empereur Napoléon III, par Gaétan Magazzari, auteur des hymnes célèbres à Pie IX, et de plusieurs opéras.

Une souscription est ouverte chez l'éditeur jusqu'au 31 mars prochain, au prix de 20 fr. par exemplaire. Cet ouvrage sera édité avec un luxe sans exemple. — *La liste des souscripteurs sera publiée en tête de l'ouvrage. Écrire franco, 23, rue Lepelletier.*

Nous espérons pouvoir bientôt offrir à nos abonnées, sinon l'ouvrage entier, du moins la première partie qui paraîtra.

## ÉDUCATION MUSICALE

Versailles, 23 août 1853.

Je vous écris de Versailles, mesdemoiselles, de la ville aux magnificences royales. Je ne puis parcourir ces allées si larges, ces jardins taillés par le méticuleux Le Nôtre, sans songer aux splendeurs passées, à cette foule de courtisans et de marquises, à cette prestigieuse *mise en scène* qui faisait comme une lumineuse auréole autour du *grand Roi*. Les choses sont bien changées depuis, et aujourd'hui le pied du plus simple bourgeois foule sans façon les pelouses royales. Qu'il y aurait à dire là-dessus ! que de faits à raconter ! Je ne veux vous en consigner ici qu'un seul, et qui est contemporain de Louis XIV : je veux parler de ce petit marmitorin Lulli, qui fut le créateur de la musique dramatique en France, de ce grand musicien italien francisé, cet auteur présumé de l'air : *Au clair de la lune*. Qui sait ? il a peut-être joué, dans cette même salle que je parcourais tout à l'heure, sa mélodie, maintenant si populaire, devant les grands seigneurs aux lourdes perruques, aux jabots en dentelles ! O temps ! tes ailes sont des chemins de fer, et il n'y a pas de vapeur qui entraîne plus vite que toi !

Jean-Baptiste de Lulli, né près de Florence, en 1633, avait reçu les premières leçons de musique et de guitare d'un cordelier, ami de sa famille. Il apprit ensuite à jouer du violon et y montra d'heureuses dispositions. Le chevalier de Guise, voyageant en Italie, fut charmé des talents du jeune Lulli et l'amena à Paris lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans. Made-moiselle, nommée la *Grande Mademoiselle*, ayant entendu parler au chevalier de son protégé, le lui demanda, et eut la singulière fantaisie de le placer dans ses cuisines au rang des marmitorins. Doué du caractère le plus gai, Lulli amusait ses camarades et charmait quelquefois leurs ennemis par les sons de son violon. La princesse l'entendit un jour avec beaucoup de plaisir et lui donna des maîtres de clavecin et de composition nommés Métru et Roberday, tous deux organistes à Paris. Louis XIV voulut entendre un musicien dont tout le monde parlait avec admiration, et il fut si sa-

tisfait du jeu de Lulli sur le violon, qu'il voulut l'attacher à son service. Il lui donna l'inspection de sa musique, et particulièrement de celle d'une nouvelle bande de musiciens qu'on nomma les *petits violons* pour les distinguer des *vingt-quatre grands violons*, espèce de ménestriers qui ne savaient pas lire la musique. Formés par Lulli, ces nouveaux musiciens firent depuis lors le service de la chapelle et de la chambre du roi, et les anciens violons ne conservèrent d'autre privilège que celui d'écorcher les oreilles de la cour le jour de la fête de Louis XIV. Lulli commença par composer quelques airs pour les ballets qu'on exécutait à la cour et les divertissements des comédies de Molière. Chargé des détails des fêtes de la cour, il écrivait aussi beaucoup de symphonies qu'on y exécutait. Enfin, l'opéra français prit naissance ; Lulli comprit ce qu'on en pouvait faire, et par son habileté il parvint à en obtenir le privilège. Pour en tirer tout l'avantage qu'il voulait, il lui fallait un poète qui comprit ses idées et qui voulût s'y soumettre ; il le trouva en Quinault. Le premier ouvrage qui résulta de l'association de ces deux hommes célèbres fut la pastorale intitulée : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, représentée en 1672. Elle fut suivie de *Cadmus*, d'*Alceste*, de *Thésée*, d'*Atys*, d'*Isis*, de *Psyché*, de *Bellerophon*, de *Proserpine*, de *Persée*, de *Phaëton*, d'*Amadis*, de *Roland*, enfin d'*Armide*, représentée en 1686, et qui est considérée comme le plus bel ouvrage de Lulli. Il écrivit en outre plusieurs pastorales et vingt-cinq ballets. Cette fécondité paraîtra prodigieuse si l'on considère qu'il était à la fois compositeur, chef d'orchestre, maître de chant, de déclamation et chorégraphe de son théâtre. A l'époque où Lulli prit la direction de l'Opéra, il n'existait en France ni chanteurs, ni danseurs, ni choristes, ni musiciens d'orchestre, et il forma tout cela par sa rare intelligence et son activité.

Si l'on considère Lulli comme compositeur, on ne peut nier qu'il eût un mérite fort remarquable dans la déclamation chantée, c'est-à-dire dans le récitatif. A l'égard de la mélodie de ses airs et de son instrumentation, il ne doit pas être placé parmi les inven-



teurs, car il a imité le style de Carissimi et de Cavalley. Mais telle était l'ignorance où l'on était en France sur ce qui concernait la musique étrangère, qu'on y fut persuadé qu'aucun musicien ne pouvait lutter de génie avec Lulli, et ce préjugé, pardonnable en 1675, se perpétua pendant plus de cinquante ans. Point d'espoir de succès pour les compositeurs qui vinrent après

lui, à moins qu'ils ne se fissent ses imitateurs; aussi n'y eut-il réellement en France qu'un genre de musique dramatique depuis Lulli jusqu'à Rameau, c'est-à-dire depuis 1672 jusqu'en 1733.

Lulli mourut à Paris, le 22 mars 1687, des suites d'une blessure qu'il s'était faite au pied.

JULIETTE DILLON.

## REVUE MUSICALE.

Nous ne saurions trop signaler au public les remarquables recueils publiés par l'éditeur Flaxland, et intitulés : *Echos de France, Echos d'Italie, Echos d'Allemagne et Echos du temps passé*. Ces intéressantes publications sont de véritables écrins où les inspirations les plus suaves, les chants les mieux choisis se trouvent réunis. Cette collection vient de s'enrichir des volumes 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> des *Echos d'Italie*, qui renferment encore de ravissantes cantilènes, des chansonnettes napolitaines, des cavatines des plus célèbres opéras; puis, des trios, quatuors, quintetti, extraits des meilleures partitions et choisis avec le goût parfait qui distingue l'éditeur. Les sept volumes dont se compose la collection de M. Flaxland forment toute une bibliothèque musicale, d'une acquisition facile, grâce à la modicité du prix.

..... Clic, clac, en avant, beau muletier de Tolède, venez saluer l'élégant public qui encombre la salle du Théâtre-Lyrique pour entendre vos gais boleros et applaudir les trilles savants de Marie Cabel. Et lorsque vous aurez accompli votre joyeux pèlerinage à travers les frais ombrages de la Castille et les bravos du parterre; clic, clac, venez encore, le front haut et le cœur fier, apprendre à tous ces spectateurs enthousiastes que l'auteur de l'opéra nouveau s'appelle Adolphe Adam.

Certes, voilà un compositeur auquel on ne reprochera pas la paresse et la sobriété. Que de charmantes mélodies, que de motifs piquants, que de savantes combinaisons musicales on découvrirait, si l'on voulait faire l'inventaire des œuvres dues au cerveau fécond de M. Ad. Adam! Malheureusement, il faut l'avouer, il se trouve dans la partition du *Muletier de Tolède* quelques phrases d'une banalité un peu vulgaire, et plusieurs motifs qui semblent être les échos affaiblis de compositions déjà connues. Semblable au romancier qui a exhumé des profondeurs de son cerveau quarante ou cinquante volumes, le maestro français retombe parfois dans les idées qu'il devait à une première inspiration, et qui, quoique interprétées par d'autres personnages et jetées sur une scène nouvelle, n'en sont pas moins des redites. La mine fouillée en tous sens, n'a pas de filons inépuisables, et l'imagination de M. Adam ressemble à cette mine trop longtemps exploitée. Tout cela ne nous empêche pas de reconnaître des beautés incontestables dans l'opéra du *Muletier de Tolède*. Les couplets d'entrée de madame Cabel, *Dancez, filles de Castille*, et le boléro *Si j'étais la reine d'Espagne*, sont pleins de verve, de grâce et de mouvement.

Au second acte, il y a un chœur d'une facture large et d'une allure vigoureuse. La mélodie chantée par la reine, *Dans ma belle patrie*, est suave, tendre et d'une mélancolie touchante.

Dans le troisième acte, on remarque un air de bravoure admirablement approprié au talent énergique, vif et coloré de madame Cabel. L'andante de cet air a été fort applaudi. Les merveilleux effets de vocalise de cette cantatrice remarquable ont eu, dans ce rôle immense, mille occasions de se déployer. Des traits hardis, presque audacieux, des notes vives et gracieuses, qui s'enflent comme les perles stridentes échappées d'un gosier de rossignol, un orchestre qui jette à grands flots l'harmonie sur ce canevas mélodique; la manière intelligente dont Sujol a su tirer parti de son filet de voix, voilà certes ce qui assure au *Muletier de Tolède* un succès dont il sera fier à bon droit.

Il *Trovatore*, le nouvel opéra de Verdi, qui a été représenté au Théâtre-Italien, mérite les honneurs d'un examen

spécial, et nous le promettons à nos jeunes lectrices dans le numéro prochain.

Le pianiste Fumagalli, de retour à Paris, vient de donner une série de brillants concerts à Lyon et à Marseille, où son incontestable talent lui a obtenu de nombreux et légitimes succès. Les morceaux qui ont été les plus applaudis sont : *Courage, pauvre mère*, délicieuse romance de Bonoldi, variée par Fumagalli; *la Buena Ventura, Luisella, la Sérénade napolitaine, Sogno d'amore*, puis la prodigieuse fantaisie sur les motifs de *Robert le Diable*, pour la main gauche seule, tour de force sans précédents dans les annales musicales (1).

M. Fumagalli donnera le 31 janvier, dans la salle Herz, un grand concert au bénéfice de la souscription ouverte par le journal *l'Illustration* pour les soldats et marins de la Crimée, avec le concours de madame Bosio, de MM. Baucardé et Graziani, des Italiens, M. F. Bonoldi, et la Société chorale du Conservatoire, sous la direction de M. Batiste.

Ce n'était pas le public habituel qui écoutait, il y a quelques jours, dans la salle Herz, *l'Oratorio* de M. Berlioz.

Point de frivoles causeries à voix basse entre de jolies femmes aux parures étincelantes; point de conversations futiles entre la romance qui finit et la chansonnette qui commence. L'auditoire était muet, silencieux, recueilli. Les fleurs semblaient exhaler un parfum d'encens; on eût dit que les jets de lumière qui s'élançaient des lustres éclairaient les voûtes imposantes d'une métropole. C'est que l'imagination, cette fée impressionnable et capricieuse, dépouillée pour un moment de ses préoccupations profanes, s'identifiait d'avance à la majestueuse solennité et aux mystiques grandeurs du sujet que le compositeur, à la fois musicien et poète, avait osé aborder : *l'Enfance du Christ*.

Avant que la première note de l'oratorio eût frappé notre oreille impatiente, avant que la première mélodie de l'orchestre eût essayé de rendre une des scènes palpitantes de l'épopée traditionnelle, nous apercevions déjà les suaves et mélancoliques images du drame immortel dont le prologue est un berceau, dont l'épilogue est un calvaire. Nous suivions avec les yeux de la pensée ce sillon lumineux où le Christ laissa tomber une à une, goutte à goutte, toutes les fleurs de son âme et tout le sang de son corps.

Quelles voix mélodieuses retentissaient autour de la crèche sacrée où naquit l'enfant-Dieu, où le christianisme a son berceau! Chants lointains des bergers qui reviennent au foyer de la famille après une laborieuse journée, soupirs entrecoupés d'une mère qui veille, craintive et palpitante, auprès de son fils adoré, bélements plaintifs des troupeaux qui rentrent à l'étable sainte, bruit sinistre de la bise hivernale qui souffle à travers les arbres dépouillés; harmonie multiple, profonde, pénétrante, qui baigne les yeux de larmes et semble envelopper le cœur d'un double parfum de prière et d'amour, voilà ce que l'âme palpitante écoute avant le premier coup d'archet, voilà la puissance de cette trilogie sublime qui ramène l'esprit vers la foi, et le cœur vers l'espérance.

L'œuvre de M. Berlioz se divise en trois parties : le songe d'Hérode, la fuite en Égypte, et l'arrivée à Saïs.

La première, qui commence par ce vers :

Dans la crèche, en ce temps, Jésus venait de naître,

(1) Ces morceaux sont composés par Fumagalli, et presque tous font partie de nos catalogues.



est d'un caractère simple, grave, majestueux. L'instrumentation y est parfois sombre, parfois élégante, toujours dans l'esprit du sujet. Le son de l'Hérode est traduit par une phrase traînante et douloureuse des violoncelles, qui répètent d'une façon poignante les autres instruments. Lorsque Hérode, pour apprendre la signification de son rêve étrange, appelle les devins dont les évolutions cabalistiques essayent de conjurer les esprits, l'imagination est frappée du bruit bizarre des instruments qui se heurtent, tourbillonnent, s'entre-choquent et se combinent de la manière la plus originale et la plus saisissante.

Mais tout à coup, quel ravissant contraste! nous voici dans l'étable de Bethléem; l'enfant-Dieu joue au milieu des agneaux. Des modulations ineffables, des notes onctueuses et caressantes peignent les inquiétudes d'un cœur maternel. Quelle fraîche et touchante harmonie! et lorsque la voix des anges qui invitent l'humble famille à fuir en Égypte se fait entendre, avec quel pieux frémissement on écoute l'hosanna séraphique monter, puis s'éteindre à la porte des cieux!

La seconde partie ne contient qu'un tableau des bergers qui voient passer la sainte Famille, la saluent et la bénissent. Ce chœur, divisé en trois strophes, est d'une rare distinction et d'une grâce exquise. Après le chœur, la symphonie reprend,

et l'on entend une sorte de fantaisie instrumentale d'un effet si profond, si pénétrant et si suave, qu'on oserait presque dire que c'est à cette seconde partie qu'est dû le succès de l'ouvrage.

La troisième partie est l'arrivée de Joseph et Marie à Sais. Accablés de lassitude, ils vont frapper à la porte des habitants, qui les repoussent avec mépris. Un Ismaélite enfin les accueille et leur offre un bon repas. Ici commence un *andante* exécuté par une harpe et deux flûtes, dont le caractère calme et serein exprime admirablement les joies patriarcales du foyer. Puis vient un *allegro* à deux quarts d'un effet très-original.

Ainsi se termine victorieusement l'œuvre de M. Berlioz. Toujours vrai, toujours touchant, simple et pourtant coloré dans son style, il repousse ces formules emphatiques auxquelles trop de compositeurs modernes demandent leurs succès éphémères.

M. Berlioz s'est élevé à la hauteur du sujet, autant toutefois que le génie humain y peut atteindre.

Depassio, Battaille, Jourdan et madame Meillet ont été les remarquables interprètes de cette trilogie sublime.

MARIE LASSAYEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

*Remède contre les maux de dents.* — Prenez deux poignées de fleurs d'orties blanches, faites-les infuser dans un demi-litre de bonne eau-de-vie, et quand vous aurez mal aux dents, versez dans l'oreille, du côté où la douleur se fait sentir, une cuillerée à café de cette liqueur, ou bien imbibez-en un peu de coton que vous mettez dans l'oreille.

### MENU D'UN DÉJEUNER DE DIX COUVERTS, EN HIVER.

#### MILIEU DE LA TABLE :

Huitres. Filet de bœuf aux câpres.

#### HORS-D'ŒUVRES.

Beurre frais. Saucisson de Lyon.  
Olives. Petites raves.

#### ENTRÉES.

Pieds de cochon truffés. Rognons de veau sautés.  
Deux poulets froids à la sauce Mayonnaise de turbot.  
piquante.

#### ENTREMETS.

Crème à la vanille. Gâteau de riz.

#### DESSERT.

Deux assiettes de petits-fours. Deux assiettes de fruits confits.  
Fromage à la crème. Fromage de Roquefort.  
Marmelade d'abricots. Confiture de cerises.

### DÉJEUNER EN HIVER.

#### LE DIMANCHE.

Rognons sautés au vin blanc. Œufs à la coque.  
Pommes de terre cuites sous la cendre.

#### LE LUNDI.

Pâté de veau et de jambon. Œufs frits.  
Marmelade de pommes.

#### LE MARDI.

Beefsteaks. Pommes de terre bouillies.  
Salade.

#### LE MERCREDI.

Côtelettes de veau à l'anglaise. Œufs pochés.  
Compote de poires.

#### LE JEUDI.

Côtelettes de mouton grillées. Omelette.  
Pommes au beurre.

#### LE VENDREDI.

Œufs brouillés. Salade d'anchois.  
Purée de pommes de terre.

#### LE SAMEDI (maigre).

Friture de poisson. Salade de pommes de terre.  
Pommes meringuées.

#### LE SAMEDI (gras).

Rognons grillés. Salade de pommes de terre.  
Pommes meringuées.

## CORRESPONDANCE.

Il faut, chère amie, que je te raconte l'emploi d'une de mes dernières journées; j'en étais harassée, mais je suis encore émerveillée de tout ce que j'ai vu; — moi, Parisienne, j'ai voulu visiter Paris; — cela t'étonne, n'est-ce pas? — car je dois bien connaître ma ville natale. — Eh bien, non! — Si l'on résume Paris dans la colonne Vendôme et les tours Notre-Dame, oui! je le connais bien! — Je connais encore l'Arc de Triomphe! — le Louvre et l'Hôtel de ville!

Mais les monuments, il me semble, ne constituent point Paris; — ce sont tout au plus des jalons, des traits plus accentués dans cet ensemble gigantesque: ce qu'il y a de curieux à étudier, à suivre, ce sont les transformations, les embellissements, les changements, les innovations, qui font de notre capitale un véritable Protée, tous les jours changeant de forme, de physionomie et d'aspect.

Or, en cette année, vois-tu, Paris est comme une



femme coquette qui se pare de ses plus beaux habits pour recevoir ses invités. — Cette année, année de l'exposition universelle, tous les pays, tous les peuples se sont donné rendez-vous à Paris, et notre ville veut se montrer belle et resplendissante de richesse et de luxe. — La rue Rivoli, cette immense artère de plus d'une lieue de long, voit les maisons s'élever et sortir comme par enchantement de leurs fondations; — où il n'y avait que de la boue et du sable, maintenant on voit déjà des boutiques élégantes, étincelant de lumière et de gaz. — Le Louvre aligne sa façade, le Louvre, inachevé depuis trois cents ans, et terminé presque en une année. — Je ne te parle pas des maisons que l'on regratte, repeint et rebadigeonne, des rues qu'on élargit, des trouées gigantesques que l'on a faites pour assainir des quartiers autrefois si malsains. — Tous ces travaux marchent en même temps; — on dirait que la baguette d'une fée préside à cette œuvre. — Paris ne sera plus reconnaissable pour ceux qui l'ont quitté il y a cinq ans. — Et pour les hôtes nouveaux que nous allons recevoir, si tu voyais quel accueil on leur prépare! — ce ne sont que des hôtels, des restaurants; mais non plus de ces maigres hôtels, pouvant loger tout au plus une centaine de voyageurs: — c'est l'hôtel Rivoli, qui doit à lui seul contenir douze cents personnes; — c'est l'hôtel d'Antin, situé au milieu des Champs-Élysées, notre plus jolie promenade; — cet hôtel, c'est une ville tout entière, — salles de conversation, salles de bal, salles de jeu, — salles de bains! — pour messieurs nos frères ou nos maris, tirs au pistolet, manèges, etc., etc.; voilà ce que tu verras lorsque tu viendras à Paris. — Voici encore un restaurant colossal qui vient de s'ouvrir; — il s'intitule: *le Dîner de l'Exposition*. — Je ne sais pas quelles devaient être les noces de Gamache, mais je doute qu'elles aient surpassé ce que j'ai vu. — Figure-toi une salle dans laquelle trois mille personnes peuvent tenir à l'aise, sans compter les salons particuliers, les cabinets, les salons pour prendre le café ou le thé. — Pour te donner une idée de cet établissement, je te dirai que le service est fait par deux cents garçons et quarante-cinq cuisiniers, sans compter les aides, marmittes, etc., etc. — Chaque garçon est en habit noir, culotte courte, bas blancs et souliers à boucles; — des grooms, hauts de quatre pieds, galonnés sur toutes les coutures, sont à la porte, prêts à tourner le bouton de cristal, et des domestiques à livrée vous débarrassent de vos manteaux. — Un gardien, armé d'une épée et d'un chapeau à trois cornes, se promène gravement et préside au repas.

On m'a dit que ce restaurant n'était qu'un faible spécimen des merveilles qui se préparent: — je m'attends d'ici à deux mois à voir Paris entier converti en hôtel et en restaurant: — et, au fait, il ne faudra pas moins que cela pour recevoir tous nos visiteurs. A propos du Dîner de l'Exposition, il faut que je te parle d'un œuf miraculeux que j'ai pu y admirer; — un œuf dur, étendu sur un lit de verte oseille; — cet œuf, non pas œuf de canard, de poule, de paon ou d'autruche, était plus gros qu'aucun œuf connu jusqu'à ce jour. Une bombe de deux cent cinquante livres ne serait pas plus formidable. Des savants en émoi l'admiraient stupéfiés; — à quelle espèce d'oiseau peut appartenir l'honneur de pondre des œufs aussi monstrueux? est-ce un animal inconnu découvert tout exprès pour l'année 1855? quelque vautour gigantesque, quelque hippogryphe fabuleux?

L'œuf du roc de Mille et une nuits serait-il donc devenu une réalité! — Moi-même, je donnais ma langue aux... œufs, lorsqu'une indiscretion bienveillante m'expliqua l'énigme, et je me hâte de te faire part du secret, afin que tu puisses en profiter si bon te semble.

Voici le procédé :

Prends une douzaine, deux douzaines, trois douzaines d'œufs. Casse-les avec précaution, — sépare le blanc et le jaune de chacun de tes œufs, — bats bien tes jaunes, puis verse-les dans une vessie bien ovale; — ceci fait, plonge la vessie dans l'eau bouillante, et laisse-la jusqu'à ce que les jaunes d'œufs soient durcis; ensuite, à l'aide d'une paire de ciseaux, tu coupes la vessie et en retires un magnifique jaune d'œuf; — mais il faut le recouvrir de blanc, n'est-ce pas? — eh bien, dans une vessie plus large, tu verses tous les blancs d'œufs préalablement battus; tu mets dans le liquide ton jaune d'œuf durci, — tu fermes la vessie, la plonges dans l'eau bouillante, et au bout de six minutes tu la retires; tu coupes encore la vessie avec soin, et tu as devant toi un magnifique œuf dur, sujet d'étonnement, d'admiration et d'étude pour les gastronomes, amateurs de fossiles et de paléontologie.

Ah çà! ma chère Florence, est-ce une réclame ou un conte arabe que tu nous fais là, ou plutôt n'est-ce pas l'un et l'autre? Quoi qu'il en soit, nous perdons un temps précieux; trêve donc, je te prie, à tes descriptions fantastiques et déploie la planche.

M'y voici. Bon Dieu qu'elle est grande!

Où, elle peut rivaliser avec ton œuf monstre; mais je t'ai prêté assez longtemps une oreille attentive, pour que tu m'écoutes à ton tour: cherche dans le n° 1.

J'y suis: parle, et je t'écoute sans souffler mot.

N° 1, Col *Marie Stuart*; ce col d'une forme toute nouvelle va parfaitement sur les robes d'aujourd'hui, que l'on fait à corsages montants, même pour les toilettes habillées. Le dessin, très à effet, sans pour cela exiger beaucoup de travail, doit se broder en application en faisant des jours aux endroits indiqués; le bord du col est bordé par un tout petit feston, auquel on pourrait coudre une petite engrelure. — Le devant du col est fermé par plusieurs boutons de fantaisie, ou par trois petites broches. Ce genre de col se porte également avec ou sans guimpe. — Ce col est joli, ma chère Jeanne; mais il me paraît un peu excentrique. — Eh bien, je vais t'en décrire un autre que j'ai vu hier; il te plaira par son extrême simplicité, aussi gracieuse que distinguée. — C'était une mousseline unie très-belle et très-claire; le col, de forme carrée, n'avait pour tout ornement qu'un simple ourlet de deux ou trois centimètres, surmonté de deux plis d'égale grandeur; dans l'ourlet et dans les plis étaient passés des rubans de satin rose; au bord de l'ourlet, une petite valenciennne. — Cela te paraît bien simple peut-être; mais je puis t'assurer que c'est excessivement joli. — Les manches, assorties, étaient composées de deux garnitures, ayant pour tête un bouillonné de mousseline dans lequel était passé un ruban satin rose, se terminant par un nœud à bouts légèrement flottants. — Tu ne me dis pas que l'on porte aussi des cols de nansouk double ou simple, avec semé de pois ou de petites fleurs brodées en coton de couleur rose ou bleue. — En effet, mais ceci s'est tellement vulgarisé, que j'osais à peine te le signaler.

2, Bande pour manches, allant avec le col n° 1.



3, Bas de jupon ; ce dessin doit être placé au-dessus de l'ourlet, il se fait au plumetis mélangé de guipure et de feston.

4, Entre-deux, guipure, plumetis et feston.

5, Quart d'un mouchoir ; ce dessin d'un effet charmant se brode tout au plumetis, mais si tu faisais les petites fleurs au point de plume, il serait infiniment plus joli. Les pois pourraient être remplacés par des œillets. Le feston du tour est feuille de rose. — Ne trouves-tu pas, Jeanne, que ce feston bordé d'une valencienne compléterait l'élégance du mouchoir ? — Je suis de ton avis ; mais ceci n'est point du tout nécessaire.

6, Garniture pour taie d'oreiller, ou pour objets de layettes et de trousseaux : elle se fait au plumetis ou en broderie anglaise.

7, Col mousquetaire ; cette forme t'offrira un contraste avec celle du n° 1 ; elle est certes des moins exagérées, mais, en revanche, le dessin offre beaucoup de travail ; tu dois le broder au plumetis, avec mélange de guipure, de feston et de point d'échelle. Sur la partie du dessin qui forme zig-zag, on pourrait à la broderie guipure substituer un entre-deux de valencienne : je ne saurais te dire combien cette fantaisie tend à s'établir en souveraine ; on la rencontre partout, et sous toutes les formes ; il faut dire aussi que c'est charmant.

8, Garniture assortie au col. Tu vois que je tiens mes promesses, et autant que faire se peut, je joins toujours au dessin du col la garniture qui t'aide à confectionner les manches qui doivent l'accompagner.

9, Entre-deux tout plumetis ou tout feston, point turec de chaque côté.

10, Garniture légère, pouvant servir pour canezou, manches, bordure de mantelet, etc. Elle se brode au plumetis sur mousseline, ou en broderie anglaise sur nansouk. Le petit feston qui doit entourer le bord ayant été oublié, je te recommande de ne pas faire de même lorsque tu dessineras ta garniture.

10 bis, Arthur, plumetis simple.

Ici finit la petite édition.

11, Pâle ; ce dessin se compose de chenille, de fil d'or et de perles de satin soufflées : choisis de la moire blanche ou de la moire bleue, si c'est pour les fêtes de la Vierge. — Pour former les grains de raisins, place des perles rondes satin soufflées. Les épis sont aussi composés de perles, mais de forme ovale, ce qu'on appelle *perles-tubes*. Perles et tubes devront être entourés de chenille blanche. — Les feuilles seront en chenille blanche avec nervure en fil d'or, ainsi que la barbe des épis et les vrilles des feuilles de vigne. — Dans le milieu de la pâle, les sinuosités de la croix seront marquées par du fil d'or. Les perles en satin toujours entourées de chenille, et les rayons qui entourent la croix en *bouillon mat*, ou bien encore en fil d'or. Tu comprends que ce même dessin reproduit dans d'autres couleurs pourrait aussi être fort joli. — Il me semble, Jeanne, que ce dessin brodé au passé réussirait très-bien. — Tu as raison, mais je te conseillerais encore de prendre du velours épinglé blanc ou de couleur, et après avoir dessiné dessus les feuilles qui se trouvent sur la pâle, et les avoir découpées, tu les collerais sur du canevas de soie blanche (il faudrait auparavant dessiner l'ensemble de la pâle sur le canevas) ; les feuilles une fois collées, tu les entourerais d'un fil d'or, et puis

ensuite tu ferais les nervures et tout le reste du dessin ainsi que je viens de t'expliquer. — Les pâles, tu le sais, se montent sur un carton très-ferme ; le carton est ensuite recouvert par de la batiste, ou par de la toile très-fine (car une étoffe de fil est de rigueur). La batiste ou la toile est réunie au-dessus par un point de surget que l'on dissimule sous une dentelle d'or s'il y a de l'or dans le dessin, ou d'argent si le dessin est en argent. Dans le milieu, on brode ordinairement une toute petite croix en coton rouge.

12 et 13, Passe et rond d'un bonnet d'enfant que l'on peut broder à l'anglaise sur nansouk, ou au plumetis sur mousseline ou batiste ; sur le devant, il faut une coulisse dont les proportions sont indiquées sur la planche.

14, Entre-deux, plumetis fin.

15, Bas de jupon. J'espère que voilà un superbe dessin, je te souhais de l'entreprendre et surtout de le terminer ; quant à moi, je me résume, et me contenterai d'admirer ton œuvre une fois achevée ; elle sera digne de l'exposition, si toutefois tu pouvais arriver à temps, ce dont je doute fort. — A propos de l'exposition, ma chère Florence, j'ai aussi ma petite nouvelle à te raconter : l'on m'a montré l'autre jour un échantillon des mille et une merveilles que l'on prépare pour cette époque solennelle ; ce sont des volants en points de Bruxelles, tout ce que tu peux imaginer de plus fin comme tissu et de plus ravissant comme dessin ; des oiseaux se jouant dans des fleurs, et le tout exécuté de la façon la plus remarquable ; chaque volant coûtera dix mille francs. Ce prix exorbitant ne peut encore te donner une idée de la magnificence de cette dentelle, dont bien certainement tu entendras parler plus tard ; du reste, l'artiste-compositeur de cet ouvrage, objet d'art on peut le dire, est propriétaire à Paris de la première maison de dentelles ; te dire son nom serait une indiscretion de ma part ; sachons attendre. — Revenons à notre dessin de jupon, qui va te sembler moins beau après de telles descriptions ; il se compose de broderie anglaise, de plumetis, de feston et de roues ; mais comme ta prétention, je crois, n'est pas de concourir pour la médaille d'or de l'exposition, je pense que tu en seras encore satisfaite ; en supposant que tu manques de courage pour terminer ce travail, je cherche ce que tu pourrais retrancher à ce dessin pour le rendre moins compliqué, mais je ne trouve rien, à moins de le dénaturer.

16, Garniture, plumetis simple.

17, Quart d'un mouchoir ; j'ai voulu te montrer par ce dessin le goût du jour ; toutes les broderies, ou à peu près, se font à écussons, soit que ces écussons ainsi que celui-ci s'entourent de broderie, soit qu'ils s'entourent de valencienne. Donc, ce dessin se brode avec du coton très-fin ; il se compose de plumetis, de point de plume, de point sablé, d'œillets ou de pois ; les jours indiqués dans les différentes fleurs doivent être variés ; dans le bord se trouve un feston feuille de rose.

18, 19, Pantoufles pour hommes ou pour femmes : prends du velours, du drap, ou de la peau, et brode ce dessin en chaînette double, c'est-à-dire fais un rang en cordonnet de soie de la couleur que tu voudras, et à côté de ce cordonnet place un rang en fil d'or. — Gros vert et or sur fond marron pour pantoufles d'homme, serait fort joli ; bleu ciel et or sur fond blanc pour pantoufles de femme, serait aussi d'un bon effet.



20, Col à pattes. — Je reconnais, Jeanne, il me semble, la forme d'un col que tu m'as envoyé il y a quelque temps, sous le nom de col *Félicitine*. — Celui-ci n'est pas tout à fait semblable, puisque les deux bouts tombaient d'aplomb, tandis que ceux-ci doivent se croiser sur la poitrine, en les fixant par une broche dans le milieu. Ceci est encore une des modes *frénétiques* du moment, et comme tu sais que mon désir est de ne te laisser ignorer rien de ce qui se crée de nouveau, je me suis empressée de te faire faire ce dessin afin que tu puisses jouir de cette nouveauté dans toute sa primeur; il n'a rien de bien long, il se compose de feston seulement si l'on veut, ou bien d'un mélange de plumetis; le fond se brode en guipure; les pois seront toujours préférables à des œillets. Avec la guipure je trouve que le feston est plus solide que le plumetis, à moins qu'on n'entoure ce dessin d'un petit point de feston, ce que l'on fait assez généralement.

21, Garniture allant avec le col.

22, Garniture simple pour broder au feston ou nan-souk, ce dessin conviendrait pour bonnet de nuit. Au bord du feston il faudrait alors poser une toute petite dentelle.

23 à 47, Petit alphabet plumetis fin. La disposition de cet alphabet répond à celle donnée en plus grand sur le côté des patrons. — Tu seras charmée, je l'espère, de cette prodigalité de modèles, et si je ne t'envoie pas aujourd'hui les initiales dont tu as besoin, prends patience; car je te promets une série de jolis alphabets dans nos premiers numéros; mais, en attendant, tourne la planche.

48, Moitié du dessin de la corbeille *VICTORIA*. Parmi tous les ouvrages que j'ai eus à admirer chez madame Marie Soudant, rien ne m'a paru aussi joli que ce nouveau genre de corbeille. Sur du canevas Pénélope, de moyenne grosseur, trace le dessin que t'offre notre planche; puis, le canevas une fois tendu sur le métier (on peut aussi faire cet ouvrage à la main, mais il est moins bien), tu feras le fond en fantaisie, vert *œillet*, les feuilles blanches en perles cristal, les nervures des feuilles en perles d'or, n° 10, les tiges en perles *rocaïlles* noir mat, les graines de sorbier en perles rouge corail. Au bord du grain, à l'endroit indiqué par le dessin, tu placeras une perle noire. Ce côté terminé, tu devras, pour compléter la corbeille, faire un second morceau semblable au premier. — Quant à la monture de cette corbeille, rien de plus simple; coupe d'abord deux morceaux de carton semblables aux deux morceaux de canevas, joins-les l'un à l'autre, coupe ensuite pour le fond un troisième morceau de carton, dont la forme, un peu ovale, devra s'adapter aux deux premières parties déjà assemblées. Ce rond, à l'extérieur, se recouvre de satin de la nuance adoptée pour le fond en fantaisie; pose ensuite sur les deux montants en carton les morceaux de tapisserie que tu auras préalablement réunis par un point de surjet. Le bas doit être entouré d'une ganse un peu grosse. Cette ganse en remontant de chaque côté cache la jonction des deux parties brodées; la doublure en satin piqué à petits carreaux doit être aussi de la couleur de la fantaisie; les coutures de cette doublure sont cachées par une chenille de même nuance; tout autour, une ruche de ruban de satin *A DENTS*, de la couleur de la doublure. Au milieu de la ruche une petite ganse; au-dessus des anses placées sur les coutures, un nœud de ruban de satin n° 7. — Cet ouvrage est aussi

joli qu'amusant à exécuter. — Je te remercie, ma chère Jeanne, de ton explication; tu me sors d'un grand embarras; car je ne savais quel ouvrage donner à une loterie que nous avons organisée pour les pauvres. Eh bien, pour te contenter tout à fait, vois le n° 49, qui te représente un croquis de la corbeille complètement terminée.

50, Coiffure *Carolina*, cette coiffure se fait en chenille laitonnée de moyenne grosseur; la couleur grenat est celle qui réussit le mieux. Avant tout, il faut faire une petite carcasse en tulle de Lyon, montée sur un fil de laiton, qui, au lieu d'être rond ainsi que nous le montre le dessin, doit au contraire, dans le milieu qui se trouve sur le dessus de la tête, former la pointe; c'est cette pointe qui, en entrant légèrement entre le peigne et les cheveux, doit, avec l'aide de deux épingles placées de chaque côté, maintenir la coiffure. La carcasse étant faite, prends la chenille; enfle dans cette chenille une certaine quantité de perles couleur acier *marcassite soufflées*. Il faut à peu près trois pièces de chenille et quatre rangs de perles; lorsque perles et chenilles seront prêtes, tu disposeras la chenille sur la carcasse en tulle, faisant une foule de petites coques doubles tout comme si c'était du ruban étroit; dans chaque coque il doit y avoir trois perles, dont une se trouve toujours au centre de la coque. Sur le derrière de la coiffure, dans le milieu, tu laisseras quelques coques plus longues, qui devront tomber gracieusement sur le cou. Ces coiffures toutes faites se vendent de 8 à 9 fr.; elles sont très-jolies, surtout par leur extrême simplicité, et ne manquent pourtant pas d'une certaine élégance, car ces perles couleur d'acier ont, dans leur reflet, quelque chose de chatoyant qui sied très-bien.

51, Corbeille écosaise. Elle se fait avec des graines de caroubier, que l'on enfle par le milieu dans un léger fil de laiton. — Cet ouvrage se monte sur une petite carcasse en deux parties, l'une pour le pied, l'autre pour le haut de la corbeille; sur les fils de laiton, qui forment la carcasse, on colle de la chenille qui les dissimule. — Et puis, tout autour, on place des guirlandes de ces mêmes graines, avec des glands posés de distance en distance; ce petit ouvrage est tellement de fantaisie, que je ne saurais te le mieux expliquer; aussi, c'est plutôt l'idée que l'explication que je t'envoie.

52, Croquis d'un petit porte-or. Ce porte-monnaie lilliputien est destiné à recevoir les nouvelles pièces de cinq francs; ces porte-or sont charmants au crochet, or et vert, brodé en soutache d'or ou fil d'or, sur peau, ou sur velours, brodé au passé. — Je crois deviner, Jeanne, que celui dont tu nous offres le modèle se compose d'un bouquet brodé sur canevas de soie. — En effet, tu ne te trompes pas, mais il faut placer ce bouquet dans un encadrement de velours, de peau, ou de toute autre fantaisie.

53, Dessin pouvant servir pour un dessus de table et pour un *pouff*. Il se brode en soutache avec mélange de cordonnet d'or. Ainsi, sur du casimir noir, tu mettrais de la soutache gros bleu et du cordonnet d'or. Ces pouffs, comme de raison, doivent être montés par un tapissier; ils se font moins hauts qu'une chaise et un peu plus hauts qu'une chauffeuse. Tout autour on place une grande frange retombant jusqu'au bas; à la tête de cette frange une *giroline*. — Moi qui veux faire un dessus de table, comment faudra-t-il que je m'y prenne? — La réponse est facile, Florence. Il te faut



d'abord choisir du casimir ou du velours, ce qui serait bien plus élégant, et broder dessus, avec de la chenille nuancée, le dessin que je t'envoie. Le rond terminé, tu le doubleras de percaline. Parfois on le monte sur un plateau de bois dans les proportions de la table sur laquelle on doit le poser, mais je trouve la chose inutile, car la frange de dix à douze centimètres que l'on place tout autour sert suffisamment à maintenir l'ouvrage. Lorsque le pied de la table est très-beau et que l'on tient à le montrer, on doit supprimer la frange de son ouvrage, monter sur un plateau en bois et cacher les pointes par une passementerie.

54, 55, 56, 57, 58, Patron d'un corsage de robe Pompadour pour petite fille de trois à quatre ans. Avant de t'expliquer la manière dont tu dois faire cette robe, laisse-moi te dire combien je suis fière de pouvoir t'annoncer que je vais désormais t'envoyer, pour tous les costumes de petites filles et de petits garçons, des patrons sortant d'une des premières maisons de Paris. Le nom de madame Reynaud est, du reste, trop connu de toutes les jeunes mères élégantes pour qu'il ait besoin de longs commentaires. — La petite robe, dont tu reçois le patron aujourd'hui, se fait en velours, en popeline, en cachemire, ou enfin en taffetas; mais ceci est l'étoffe la moins convenable pour enfant de cet âge; celle dont j'ai pris le modèle, chez madame Reynaud, était en cachemire gris-cendre de rose, avec une bordure de peluche rose; rien de plus délicieusement coquet, pour enfant surtout, que l'harmonie de ces deux couleurs.

54, 55 et 57. Petit côté, devant et dos du corsage. Réunis ces trois numéros par les lettres alphabétiques correspondantes, suis tous les traits tels qu'ils sont indiqués, et tu ne peux faire autrement que d'obtenir un plein succès. Tu dois marquer un pli sur les hanches et un pli de chaque côté de la pièce du dos dans le bas de la taille; au milieu, tu placeras un nœud semblable à celui que tu vois sur le devant. Les traits qui bordent les basques, ainsi que le décolleté du corsage te désignent la hauteur de la peluche, garniture que tu peux varier à l'infini. Le devant est fermé par deux petites pattes dont tu trouves le patron perdu *maladroitement* dans les traits du *pouff*; il ne porte pas de numéro. Il y a seulement écrit *pattes*. Sur ces pattes est un nœud de rubans à bouts très-courts. La jupe de cette robe a deux mètres de largeur, trente-cinq centimètres de longueur; la garniture doit avoir dix centimètres de hauteur, elle tourne sur le devant et forme le tablier.

56, Petite manche. Les deux lignes qui sont dans le milieu indiquent le pli.

58, Garniture de cette manche. On la pose à plis plats, comme l'indique le patron. Un nœud de rubans est placé sur la couture extérieure.

59, Ensemble de la robe.

60 et 61, Dos et devant du mantelet allant avec la robe Pompadour. Tu vois que nous ne faisons pas les choses à demi. Nous débutons par t'envoyer un petit costume bien complet. Ce mantelet se fait en étoffe pareille à celle de la robe et se garnit de même; on le double et le ouate légèrement; le devant est fixé par un nœud de rubans avec bouts flottants.

62, Croquis d'une guêtre pour enfant de deux à trois ans: ces guêtres se font en drap gris ou marron, et quelquefois en velours noir, ou de la couleur du costume qu'elles accompagnent.

63, Moitié de la guêtre.

64, Sous-pieds.

65, Patte sur laquelle se trouvent les boutonnières; de chaque côté des boutonnières on fait en soie un double rang de points de piqure: la patte et la partie sur laquelle reposent les boutons doivent être doublées de lustrine; dans le haut on place un élastique, le bas est bordé d'une piqure.

66, Écusson pour coin de mouchoir, plumetis fin, point de plumes et point d'échelles.

67, *Amé*. Plumetis et pois ou œillets.

68, *Victoire*. Plumetis et points sablés.

69, *Bénédite*. Plumetis simple ou feston.

70, *T. B.* Feston et œillets.

71, *Lazarine*. Plumetis fin.

72, *Émeralda*. Plumetis simple avec cordonnet fin ou feston.

73. Voilà le bouquet de fleurs que je t'avais promis le mois dernier, pour le milieu du *sac à argent*. Il représente des marguerites aux vives couleurs. J'ai cru comprendre, dans plusieurs de tes lettres, que la réception de ces tapisseries par signes te faisait grand plaisir; sois convaincue que je m'en souviendrai et te le prouverai souvent. Sur du canevas de soie très-fin ce bouquet serait charmant pour de petits écrans de cheminée.

74, Signes indiquant les couleurs des laines.

75, Écusson, plumetis fin et jours.

76, *L. W. F.*, Plumetis ou cordonnet simple.

77, *S. T.* et *L. F.*, Plumetis simple.

78 à 103. Alphabet, plumetis fin.

103 bis, *Agnès*. Plumetis.

Reste le nom de *Lise*, plumetis fin, dont le numéro a été oublié. — Tu le trouveras en dessous du n° 55.

#### DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODE.

La jeune fille placée sur le premier plan porte une jupe de popeline d'Irlande moirée, sur les côtés de laquelle sont posées des bandes de velours un peu plus larges dans le bas que dans le haut. Je dois te dire, à propos, que ce genre de garniture s'adopte de plus en plus tous les jours, et j'en suis charmée, car pour nous qui ne pouvons pas toujours mettre de volants sur nos robes, nous étions fort embarrassées, tandis qu'une petite garniture dans le style de celle-ci, tout en conservant à notre robe un air très-simple et très-jeune, peut cependant lui donner l'aspect plus habillé; d'autant plus que nous pourrions encore remplacer le velours par de la peluche frisée ou des effilés plumes. Ce que j'aimerais encore, ce serait trois rangées de boutons avec glands. Et toi? — Oh! moi, je préférerais trois rangs de dentelle posés en spirales et séparés par des nœuds de velours. — Mais tu oublies en causant chiffons que tu n'as pas encore le titre de dame! — Oui, c'est vrai; aussi en citant cette toilette pensais-je à notre amie qui vient de se marier, et à laquelle j'ai vu l'autre jour une robe de moire antique, vert œillet, garnie ainsi.

— Mais revenons à notre gravure, et dis-moi de quelle façon est ornée cette jolie veste; elle est en velours, n'est-ce pas?

— D'abord ce n'est point une veste, mais bien un corsage, aussi serré à la taille que celui d'une robe; sur le devant de la poitrine et sur les manches se trouvent des brandebourgs en passementerie *guipure*, d'où partent de longs glands en soie cordonnet. Une



frange de 15 à 20 centimètres en chenille et cordonnet de soie entoure les basques et les manches ; la basque par derrière, au bas de la taille, a un grand pli plat, sur lequel se trouve un gland dans le genre des deux placés sur les manches. Les sous-manches duchesse, ainsi que le col *Valentin*, sont en guipure de Venise.

— Cette toilette est très-jolie, je l'ai parfaitement comprise. Veux-tu qu'à mon tour je te fasse l'explication de celle de bal ? il me semble que j'en serai bien capable.

— Mais certainement, la chose, je crois, te sera très-facile.

Je dis donc que cette robe blanche est en gaze de Chambéry, avec trois volants sur la jupe ; ces volants gradués ont chacun un ourlet également gradué, dans lequel est passé un ruban de satin. — Quant au corsage, je le suppose décolleté, avec une draperie ayant au bord trois petits volants, rappelant ceux de la jupe.

— Les petites manches, bouffantes, se terminent aussi par un petit volant. Quant à la sortie de bal, je suis un peu plus embarrassée : je croirais volontiers que ces grandes raies roses sont des velours appliqués sur de la peluche ; mais je crois deviner juste si je dis que raies blanches et raies roses sont en peluche.

— En effet, cette sortie de bal est toute en peluche ; mais ce ne sont pas, comme tu le supposes, des bandes de deux couleurs ajoutées l'une à l'autre.

— C'est donc une étoffe qui se vend à la pièce ? Mais alors, c'est charmant, et l'on doit avec cela faire des choses ravissantes ; ainsi, dans des couleurs foncées, pour enfants surtout, ce doit être très en vogue.

Oui, l'on voit beaucoup de petites filles et même de petits garçons avec des costumes complets faits avec cette étoffe marron et noir, gros bleu et gris acier.

Mais cette doublure rose dont j'aperçois un petit bout, en quoi est-elle ? — C'est encore de la peluche, mais unie et frisée. — Moi, je n'aime pas beaucoup les doublures de peluche, pour sortie de bal surtout, car cela colle tellement que cette doublure, en ne suivant pas les mouvements des bras, finit toujours par vous chiffonner.

Les cheveux en racines droites sont ornés de traînes de roses roses.

#### TRAVESTISSEMENTS.

COSTUME DE LA COUR DE LOUIS XVI. — Coiffure poudrée ornée d'une aigrette, d'une plume d'autruche, de rubans de satin et de fleurs au milieu desquelles sont jetés quelques légers papillons montés sur laiton. — Corsage de taffetas ou de velours plein, avec revers, les basques, les parements et les nœuds doublés de satin. — Boutons, passementeries, franges et galons d'argent. — Fichu et sous-manches garnis de dentelles. — Jupe de satin blanc frangée d'argent au bas. — Garniture de volants, relevée de distance en distance par des bouquets de roses et des nœuds d'argent à glands flottants. Ces volants à frange d'argent sont de l'étoffe du corsage et doublés de même. La tête est formée par trois étages de ruches.

*Petit garçon.* — Coiffure poudrée. — Juste-au-corps de taffetas ou de velours avec passementeries d'or, d'argent ou de soie. — Les parements en velours noir avec la même passementerie. — Cravate à rabat de dentelle. — Manchettes de dentelle. — Chapeau tricorné galonné d'or ou d'argent. — Épée à fourreau en chagrin blanc. — Souliers à boucles et talons rouges. — Bas à coins brodés.

*Petite fille.* — Coiffure poudrée. — Petite couronne de fleurs, avec nœud de ruban à bouts flottants à la *Watteau*. — Corsage de velours ouvert, garni de ruches de taffetas. La pièce du milieu encadrée dans la même garniture. — Nœuds d'épaupe à bouts flottants. — Jupe relevée par une guirlande de fleurs assortie à la coiffure. — Sous-jupe de satin à larges rayures. — Souliers à nœuds de ruban.

COSTUME DE PAYSANNE ROMAINE. — Coiffure à larges bandeaux. Épingles à tête d'or avec touffes de rubans tombant sur les côtés. — Corsage de velours galonné d'or et fermé par un lacet d'or. — Manches avec dessins sur les manches en guipure ou broderie de couleur. — Sur les épaules, des nœuds à bouts flottants. — Au bas du corsage, une fraise de velours. — Jupe de taffetas. — Sur le devant, un tablier à larges raies, de couleurs, disposées transversalement.

*Tapiserie* représentant un chat et pouvant servir pour couvrir chauffeuse, et foyer si l'on prenait du gros canevas ; le brodé en point croisé sur canevas *Pénélope*, faisant les clairs en soie, les yeux devront être en émail ; pour les barbes, les points lancés réussissent mieux que les points comptés.

— Tu voudras bien aussi, ma chère Jeanne, nous donner l'explication du rébus de janvier. Que signifient ces grandes lettres entre lesquelles sont de petites choses indéchiffrables, sauf, toutefois un sac de bonbons et un collier que j'ai cru reconnaître ?

— Ces grandes lettres, ma chère, pour peu que tu saches lire, font bel et bien le mot *tienne*. Ces petites choses indéchiffrables sont quelques-uns des présents que l'on a l'habitude d'offrir au jour de l'an, et comme ils sont placés entre les lettres du mot *tienne*, tu dois dire : *Les petits présents entretiennent...*

— L'amitié, n'est-ce pas ? Ainsi cette femme contre un tronc d'arbre et portant un œuf à la main, tu aurais la prétention de nous la faire prendre pour l'amitié !

— Fais donc attention à la dimension du personnage, et tu m'avoueras que ce qu'elle tient à la main ne peut être un œuf, à moins que tu ne songes encore à l'œuf monstre dont tu nous parlais en commençant, et que je voudrais te voir sur l'estomac pour te punir de tes critiques peu bienveillantes.

— Mais qu'est-ce donc alors ? — Je ne te le dirai pas, et j'aime mieux

Briser un pareil entretien,

Qui pousserait trop loin ton esprit et le mien.

— Voilà l'éternelle ressource de ceux qui ont tort, se fâcher plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé : brisons donc puisque tu le veux, mais en nous embrassant, pour que nos amies ne croient pas que nous nous soyons séparées fâchées, et envoyons-leur aussi un baiser bien affectueux.



# ÉPHÉMÉRIDES.

8 FÉVRIER 1749. — MORT DE JEAN VAN HUYSUM, PEINTRE DE FLEURS.

Van Huysum était né à Amsterdam; son père était peintre de fleurs; ses quatre frères s'occupaient de peinture, et il suivit la même carrière. Les fleurs revivaient sous son pinceau; il excellait dans l'art de les grouper, de répandre sur elles l'ombre et la lumière, et sa réputation s'étendit par toute l'Europe. Ses compatriotes, qui cultivent les fleurs avec tant d'amour, s'empressaient de lui envoyer de nouveaux modèles; il apportait le plus grand soin à la préparation

de ses couleurs, et l'on croit qu'il employait, pour les rendre belles et durables, des procédés chimiques dont il a gardé le secret. Van Huysum peignait aussi le paysage; le Musée du Louvre possède de lui deux tableaux de fleurs, deux tableaux de fruits et quatre petits paysages. La vieillesse de Van Huysum fut attristée par l'ingratitude d'un de ses fils; devenu sombre, méfiant, il s'éloigna du monde, et mourut à l'âge de soixante-sept ans.

## MOSAÏQUE.

Le travail porte avec lui sa récompense. Il nous isole du monde et de nous-mêmes. Lui dût-on seulement cette sérénité qui couronne à coup sûr toute journée bien remplie, il faudrait encore le bénir et l'aimer.

J. SANDEAU.

Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est vertueux, tout ce qui donne bonne réputation, soit le sujet de votre méditation.

*Saint Paul aux Philippiens.*

Il faut mériter les louanges et les fuir.

FÉNELON.

L'union de l'homme avec Dieu consiste, non pas dans la confusion des natures, mais dans la conformité des volontés.

SAINT BERNARD.

L'homme despart et donne à toutes choses qui sont autour de lui joie et plaisir, quand son naturel et ses mœurs sont au dedans bien composez, parce que c'est la fontaine et source vive d'où tout ce contentement procède.

PLUTARQUE.

Il n'y a que les attachements vertueux qui réjouissent le cœur.

KÉRATRY.

## RÉBUS.

